

le phare

journal n° 24

centre culturel suisse • paris



SEPTEMBRE - DÉCEMBRE 2016

EXPOSITIONS • IMEDIENGRUPPE BITNIK • NELLY HALITI • YANN GROSS / NUIT BLANCHE • MAYA ROCHAT
ARTS VIVANTS • FESTIVAL EXTRA BALL 2016 / THÉÂTRE • AUGUSTIN REBETZ • EMILIE BLASER / DANSE • JASMINE MORAND •
IOANNIS MANDAFOUNIS / MUSIQUE • MARC PERRENOUD TRIO • ORCHESTRE TOUT PUISSANT MARCEL DUCHAMP •
NOT WAVING / LITTÉRATURE • L'AJAR • ARNO CAMENISCH / ARCHITECTURE • BURKHALTER SUMI / GRAPHISME • ATLAS STUDIO
ÉVÉNEMENT • ULI SIGG / PORTRAIT • VANNI BIANCONI / INSERT D'ARTISTE • MATHIS GASSER

kunstmuseum basel



Surrealistic Figure ca. 1942, The Museum of Modern Art, New York, NY, and Mrs. Walter Baresis Fund © Pollock-Krasner Foundation / 2016, Pictet, Zurich (Foto © 2016 Digital Image Media, New York/Scala, Firenze)

POLLOCK FIGURATIF

2 octobre 2016 — 22 janvier 2017
nouveau bâtiment : St.Alban-Graben 20

CREDIT SUISSE 

Sommaire

4 / • EXPOSITIONS

Le charme des entités virtuelles

!Mediengruppe Bitnik

8 / **Histoires du vent** Nelly Haliti

9 / **La caresse de la chlorophylle** Yann Gross

10 / • ARTS VIVANTS

Festival Extra Ball 2016

13 / • NUIT BLANCHE

Déchirer, découper, lessiver, recomposer

Maya Rochat

14 / • GRAPHISME

Ménage à trois Atlas Studio

15 / • MUSIQUE

Et maintenant les 20 ans!

Orchestre Tout Puissant Marcel Duchamp

16 / • THÉÂTRE

Augustin Rebetez muscle son vocabulaire

polymorphe Augustin Rebetez

18 / • DANSE

Le corps incandescent

Jasmine Morand/Cie Prototype Status

19 / • ARCHITECTURE

Dans les pas des modernes Burkhalter Sumi

20 / • CINÉMA

L'énergie hérétique de l'essai

Jeux sérieux, l'essai transformé...

21 / • ÉVÉNEMENT

Ces *bots* qui nous font marcher *Bot Like Me*

22 / • DANSE

Parlez les corps! Cie Ioannis Mandafounis

23 / • INSERT D'ARTISTE

Mathis Gasser

27 / • ÉVÉNEMENT

Les nombreuses vies d'Uli Sigg Uli Sigg

28 / • CINÉMA

Attitude Dada Films d'esprit Dada

29 / • LITTÉRATURE

Dix-huit jeunes auteurs

pour un seul roman L'AJAR

Le barde du romanche et du suisse

allemand Arno Camenisch

30 / • MUSIQUE

Nature boy Marc Perrenoud Trio

• PHOTOGRAPHIE

La « post-photographie »,

nouveau paradigme?

Post-Photography Prototyping Prize

31 / • EXPOSITION

Le graphisme suisse excelle

Les plus beaux livres suisses 2015

• THÉÂTRE

L'espace entre les pierres

Emilie Blaser / La Distillerie Cie

32 / • PORTRAIT

À la frontière des mots Vanni Bianconi

39 / • LONGUE VUE

L'actualité culturelle suisse en France

Expositions / Scènes

41 / • MADE IN CH

L'actualité éditoriale suisse

Arts / Littérature / Cinéma / Musique

47 / • INFOS PRATIQUES

Couverture: !Mediengruppe Bitnik,
Ashley Madison Angel from Paris #5, 2016



Orchestre Tout Puissant Marcel Duchamp. © DR

Création : de l'individu au collectif

Rarement, la programmation du CCS a connu autant de diversités sur la notion d'entité artistique. Cet automne, nous proposons plusieurs artistes qui travaillent en solo, duo, trio, voire en collectif. Voici une traversée non exhaustive du menu artistique de septembre à décembre, qui va au-delà de la mention des artistes ou des projets communément adoptée pour la communication.

Dans la 8^e édition du festival Extra Ball, qui cette année ouvre la saison, il y a certes plusieurs solos, mais accompagnés de musiciens pour la chorégraphe Géraldine Chollet, de peintures de divers auteurs dans le projet du performeur Phil Hayes, ou encore de figurantes chez la chorégraphe Perrine Valli. Du côté de la longue Nuit blanche, la plasticienne Maya Rochat s'associe pour l'occasion avec un musicien. Les duos sont quant à eux formés par la chorégraphe Simone Aughterlony et le plasticien Michael Günzburger, ainsi que par les comédiennes Aline Papin et Valeria Bertolotto pendant Extra Ball, par les architectes Christian Sumi et Marianne Burkhalter, par le chorégraphe Ioannis Mandafounis et la danseuse Elena Giannotti, sans oublier !Mediengruppe Bitnik, composé des artistes Carmen Weisskopf et Domagoj Smoljo, qui « peuplent » la grande salle du CCS de plusieurs dizaines de *fembots*. *Last but not least*, nous avons confié la série d'événements pluridisciplinaires en écho à cette exposition à un autre duo, Luc Meier de l'EPFL ArtLab à Lausanne et Sophie Lamparter de Swissnex à San Francisco.

Du côté des trios, ils sont au nombre de... trois : le bureau de graphistes Atlas Studio qui rassemble Martin Anderegg, Claudio Gasser et Jonas Wandeler, le Marc Perrenoud Trio, où le pianiste s'entoure de ses fidèles acolytes Marco Müller à la contrebasse et Cyril Regamey à la batterie, ainsi que le projet théâtral *Les petites agonies urbaines*, imaginé par la comédienne Emilie Blaser en complicité conceptuelle avec l'auteur Pierre Lepori et le vidéaste Aurélien Vernhes-Lermusiaux. Nous proposons également trois projets « de groupe » : la pièce de théâtre du plasticien Augustin Rebetez qui opère le plus souvent en chef de bande, et qui trouve sur scène un terrain propice à une conception chorale ; l'Orchestre Tout Puissant Marcel Duchamp qui fête ses 10 ans au CCS sous la houlette du compositeur Vincent Bertholet, en formation XXL d'une quinzaine de musiciens qui ont successivement composé ce groupe à géométrie variable ; et encore, dans le cadre d'un nouveau partenariat avec la Maison de la poésie, nous accueillons L'AJAR, un collectif de dix-huit auteurs qui explore les potentialités d'une création littéraire plurielle.

Sur le plan artistique, la Suisse regorge de duos ou de collectifs, dans les domaines de l'architecture, du graphisme ou de l'art contemporain. Les créations chorales dans les domaines scéniques ou littéraires sont certes plus rares, mais bien vivantes. S'il est difficile d'expliquer ce phénomène, on peut aisément imaginer qu'il y ait un lien avec l'esprit associatif très développé en terres helvètes, lui-même non étranger à la démocratie participative qui constitue l'ADN de la Suisse. Mais il faut établir ici une distinction très claire entre démocratie à la sauce suisse, qui offre la possibilité de s'exprimer sur une multitude de questions sociétales par voie de vote, et création de groupe, qui se veut l'aboutissement d'un processus collaboratif choisi par ses auteurs selon leurs affinités. Il s'agit du subtil équilibre d'une œuvre collective qui affirme sa singularité. — **Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser**

Le charme des entités virtuelles

!Mediengruppe Bitnik répertorie 61 *fembots* parisiens qui fournissent leurs services à 44 306 abonnés au site de rencontres Ashley Madison.

— Entretien avec les artistes par Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser

• EXPOSITION

23.09 – 04.12.16
!Mediengruppe Bitnik
Jusqu’ici tout va bien

Cette exposition sera accompagnée de deux soirées *Bot Like Me*, les 2 et 3 décembre 2016

■ • CCS / Pourquoi avez-vous choisi Internet comme matériau de votre activité artistique ?

• !Mediengruppe Bitnik / À nos yeux, c’est Internet qui nous a choisis comme matériau artistique et non le contraire.

Grâce à Internet, cela a été incroyablement facile pour nous, jeunes artistes, de divulguer nos œuvres, nous n’avons pas eu à compter sur le seul système artistique pour nous faire connaître. L’art numérique est accessible. L’intimité de l’écran d’ordinateur crée un cadre puissant, il introduit l’art chez les gens.

Très tôt aussi, on a été fascinés par les subcultures d’Internet. Des environnements que l’on ne pouvait pas toujours comprendre immédiatement. On a toujours pensé que cela valait particulièrement le coup d’explorer des territoires étranges et inconnus et des recoins éloignés.

• CCS / Pouvez-vous expliquer la manière dont vous créez vos œuvres ? Y a-t-il un processus type ou est-ce chaque fois différent ?

• !MB / On commence généralement par faire une recherche approfondie dans un domaine. À partir de là, on développe l’idée conceptuelle. Élaborer une nouvelle œuvre signifie se plonger dans un environnement et finir par en faire partie, analyser et trier, comprendre les règles et les structures données et mettre à jour les références et les sens cachés. Dans cette phase, on part à la découverte chacun de son côté tout en restant constamment en dialogue l’un avec l’autre et en échangeant sur ce que l’on a trouvé. On passe beaucoup de temps devant notre écran d’ordinateur, on passe beaucoup de temps à se perdre volontairement dans des réseaux. Comme le concept est au centre de nos œuvres, c’est lui qui exige des discussions approfondies et intenses.



!Mediengruppe Bitnik, *Julian Assange’s Room*, 2014 (dans l’exposition au Helmhaus, Zurich). © FBMstudio

• CCS / Votre œuvre la plus connue est probablement *Delivery for Mr. Assange* (2013). Pouvez-vous raconter l’histoire de cette œuvre incroyable ?

• !MB / Au départ, il y a eu notre intérêt pour les circonstances dans lesquelles Julian Assange vit à l’ambassade d’Équateur, à Londres, depuis qu’il y a trouvé refuge en juin 2012. Il s’est vu accorder l’asile politique par l’Équateur en août 2012. S’il quitte l’ambassade, il risque de se faire arrêter par la police britannique qui attend à l’extérieur. Il est donc confiné dans l’espace réduit de l’ambassade et se trouve depuis quatre ans au centre d’une crise diplomatique aiguë.

On s’est demandé : comment pouvons-nous intervenir dans cette impasse géopolitique ? Comment pouvons-nous nous impliquer en tant qu’artistes ?

On a décidé de fabriquer un paquet avec un trou et de mettre à l’intérieur un appareil qui prenne une photo à travers le trou toutes les quinze secondes et la télécharge sur notre site Internet en temps réel. On a envoyé le paquet à Julian Assange aux bons soins de l’ambassade d’Équateur. On voulait voir où le paquet allait atterrir, s’il allait atteindre sa destination, et quel trajet il allait prendre. Allait-il être mis de côté par la poste ? Ou allait-il passer avec succès le test postal et atteindre Julian Assange ?

Ainsi, tandis que le paquet suivait lentement son cours vers l’ambassade d’Équateur, n’importe qui pouvait le suivre en temps réel, soit en direct sur notre site, soit en lisant nos mises à jour sur Twitter. L’issue de l’expérience était complètement ouverte. Pour nous comme pour tout le monde. Une perte de contrôle délibérée. Au final, le paquet est bien arrivé à destination.

• CCS / Vous travaillez actuellement sur l’affaire du site internet Ashley Madison. Pouvez-vous nous rappeler les faits et nous expliquer pourquoi vous vous êtes intéressés à ce scandale ?

• !MB / Ashley Madison est un site de rencontres destiné à ceux qui souhaitent avoir des relations extra-conjugales. En juillet 2015, un groupe d’activistes ayant pris pour nom « Impact Team » a sommé Ashley Madison de fermer le site en menaçant de divulguer une grande quantité de données d’utilisateurs qu’il avait réussi à pirater. Suite au refus d’Ashley Madison, Impact Team a rendu publiques les données de plus de 33 millions d’utilisateurs, y compris des détails personnels et les courriels du directeur général.

Ce piratage a montré qu’Ashley Madison n’arrivait pas à attirer suffisamment de femmes mariées. Le site a compensé ce manque d’utilisatrices avec 75 000 *bots* informatiques. Le *bot* (mot dérivé de « robot ») est un logiciel qui exécute des opérations de manière autonome en imitant le comportement humain, notamment la manière de communiquer. Les *bots* sont responsables d’à peu près la moitié des mouvements de données sur Internet. Ashley Madison a fait un usage commercial des *bots*. Pour pallier le nombre ridicule d’utilisatrices par rapport aux millions d’utilisateurs, il a créé des dizaines de milliers de *fembots* (contraction de *female bots*) pour inciter les utilisateurs à se lancer dans des chats payants. Une pratique douteuse qu’Ashley Madison justifie dans les conditions générales d’utilisation en faisant valoir que le site n’a pour objectif que la distraction de ses clients. Ceci a retenu notre attention. On s’est demandé : quelle est la nature de la relation homme – *bot* mise en place par Ashley Madison ? Comment la communication est-elle établie entre les hommes et les *bots*, et à quel niveau ? 2015 a-t-elle été l’année où les agents conversationnels ont passé le test de Turing¹ avec succès ? Ces *bots* sont-ils si bons qu’ils ont pu tromper 30 millions d’utilisateurs et leur faire payer beaucoup



!Mediengruppe Bitnik, *Solve this captcha: Is anybody home lol*, 2016 (dans l’exposition au Kunsthau Langenthal). © Martina Flury Witschi

d’argent pour chatter avec eux sans qu’ils réalisent qu’ils conversaient avec des *bots* ? Ou était-ce une escroquerie à grande échelle destinée dès le départ à leurrer les utilisateurs avec des *bots* ?

Nous avons sondé des gigabytes de données piratées sur le site Ashley Madison et analysé la nature de la relation homme – *bot*. On s’est vite rendu compte que cette plate-forme d’échanges donnait lieu à très peu de communication. Les utilisateurs sont pris dans les filets d’un dialogue en boucle avec des *bots*. Et lorsqu’ils réalisent qu’ils parlent avec des *bots*, ils ne sont peut-être pas en mesure de faire part de leur expérience. Ils sont peut-être gênés d’être sur le site Ashley Madison et d’avoir été escroqués. On aboutit à une sorte d’omertà où la nature de la situation crée un isolement.

• CCS / Vos recherches s’apparentent à celles d’un enquêteur, d’un journaliste d’investigation ou d’un documentariste. C’est donc votre manière de procéder pour aboutir à la création d’une œuvre ?

• !MB / On souhaitait en savoir plus, en tant qu’artistes, sur la nature de la relation spécifique homme – *bot* créée par Ashley Madison. Cette relation est-elle vraie ? Le fait que les utilisateurs chattent avec des *bots* et non des humains a-t-il de l’importance ? Pourquoi ? Comment fonctionne le système précisément ? Comment a-t-il été configuré pour inspirer confiance ? Comment la communication est-elle structurée avec les *bots* ?

En examinant les documents piratés et notamment les codes informatiques, on s’est aperçu que les *bots* n’étaient pas du tout intelligents. Ashley Madison n’a donc pas réussi le test de Turing. Ses *bots* ne sont que des scripts sommaires, leur seul atout étant de pouvoir lancer à un utilisateur une phrase séductrice en vingt-cinq langues différentes. Malgré tout, le système régissant les *bots* est astucieux : chaque fois qu’un utilisateur s’inscrit sur Ashley Madison, un script baptisé *mother* donne naissance à des *bots* nommés *angels*, lesquels ont un nom d’utilisateur et une adresse inventés de manière à interagir avec le nouvel utilisateur. Chaque *bot* a un nom, un âge, une photo et une adresse – juste ce qu’il faut pour inciter l’utilisateur à répondre à ses avances. De nombreux utilisateurs doivent réaliser après un certain temps qu’ils communiquent avec des *bots*. Pour certains, on imagine que ce n’est pas grave, le frisson que leur donne un chat sexuel leur suffit. D’autres se désintéressent du site, d’autres encore ont essayé de poursuivre le site en justice. Mais tant que de nouveaux utilisateurs s’inscrivent, le modèle économique fonctionne.

• CCS / Comment avez-vous transposé ces recherches dans le champ de l’art, et comment avez-vous donné à l’exposition une orientation parisienne ?

• !MB / Nous avons passé au peigne fin et analysé cet immense trésor de données provenant du piratage d’Ashley Madison. À partir de cette étude, nous avons développé une série d’œuvres qui dépassent le cas particulier d’Ashley Madison et soulèvent des questions sur les relations entre l’homme et la machine, le corps et les logiciels, l’intimité sur Internet, l’usage abusif qui est fait des plates-formes numériques et de leur structure puissante.

Pour l’exposition au CCS, nous avons analysé les données du piratage en les rapportant à la situation géographique de Paris. Ashley Madison a répandu une myriade de *fembots* dans le monde entier. Les 61 qui habitent à Paris fournissent leurs services à 44 306 membres parisiens d’Ashley Madison. Statistiquement, cela fait 726 utilisateurs par *fembot*. Notre exposition rendra cette présence de *fembots* apparente.

• CCS / Pourquoi avez-vous choisi d’intituler votre exposition au CCS *Jusqu’ici tout va bien* ?

• !MB / Ce titre est emprunté à une plaisanterie d’Hubert, l’un des protagonistes du film de Mathieu Kassovitz *La Haine*. C’est l’histoire d’un homme qui tombe d’un immeuble de cinquante étages. Au fur et à mesure de sa chute, pour se rassurer, il se répète sans cesse : Jusqu’ici tout va bien. Jusqu’ici tout va bien. Jusqu’ici tout va bien. Mais l’important, c’est pas la chute. C’est l’atterrissage...

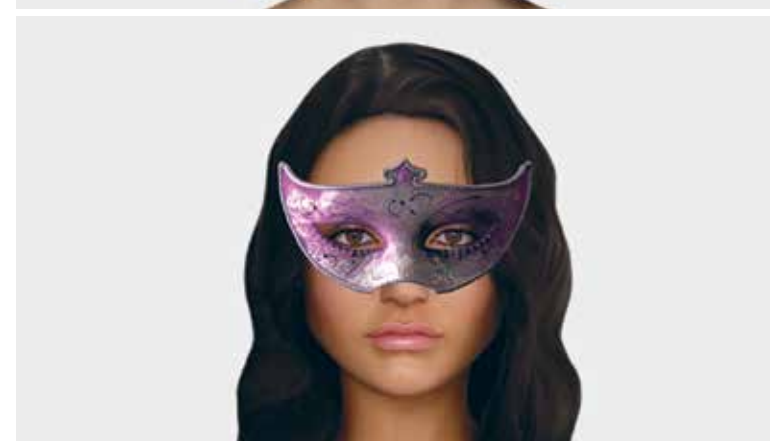
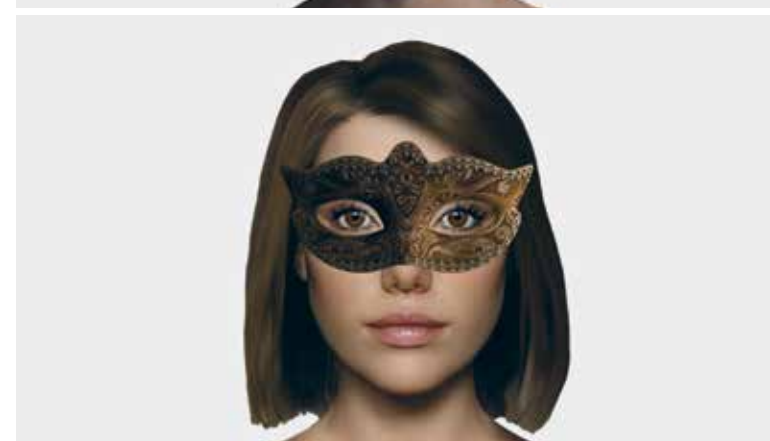
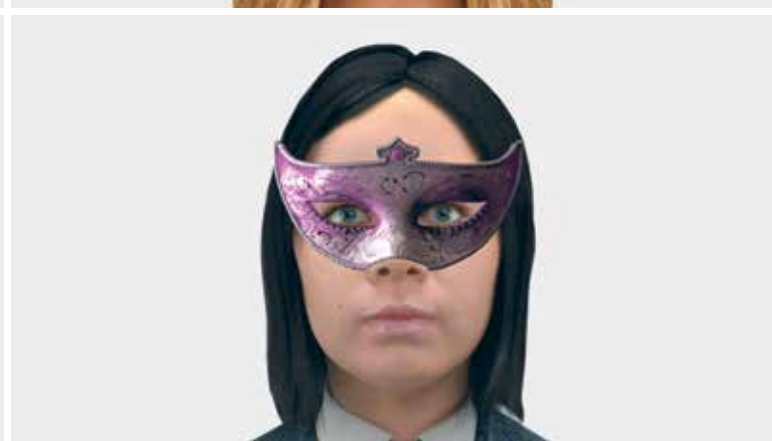
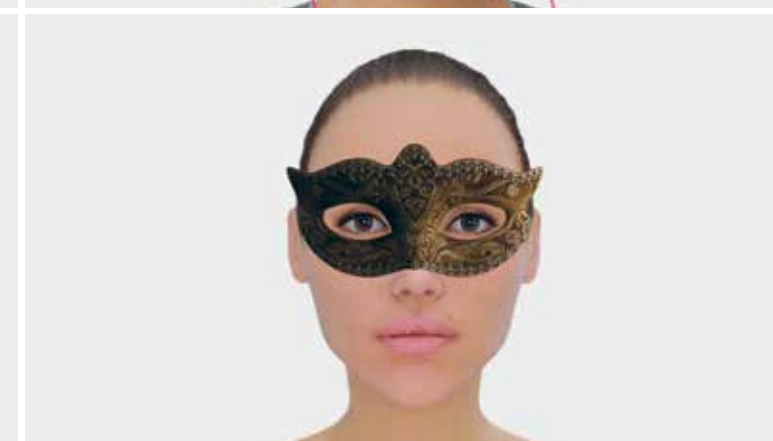
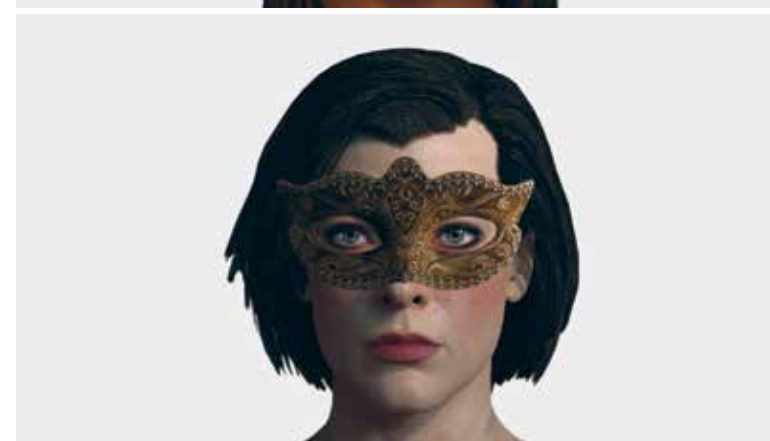
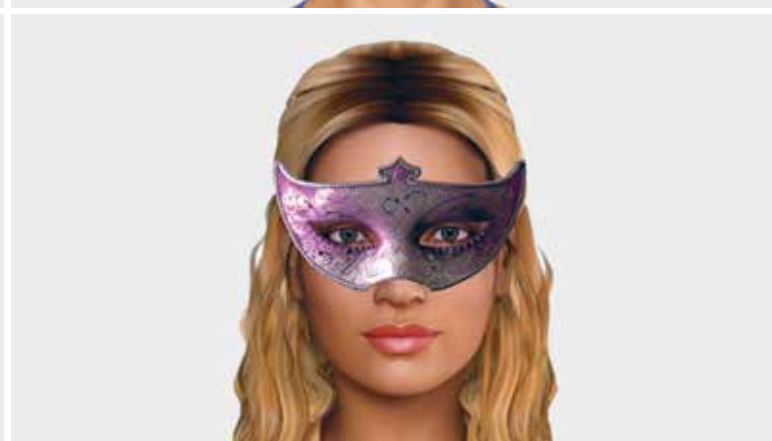
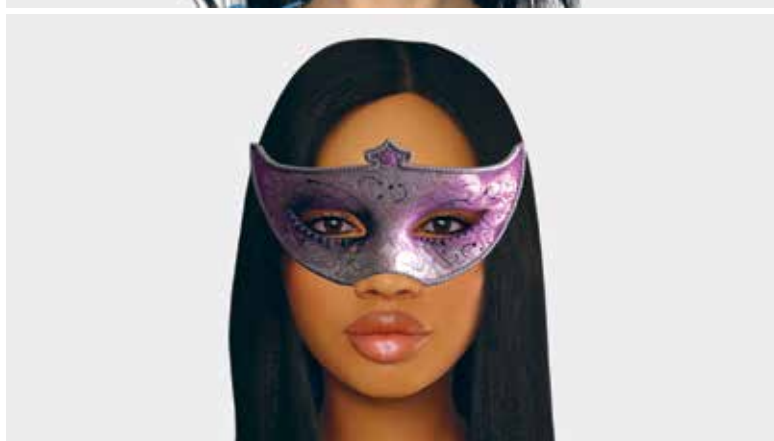
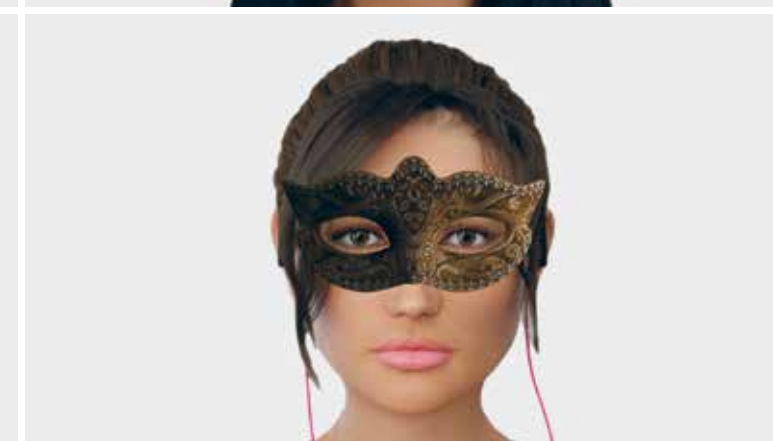
Dans notre relation avec les systèmes autonomes automatisés comme les *bots* et les algorithmes, on est arrivés à un point où l’on voit les premières conséquences de *bots* dirigés contre les humains. Les *bots* sont utilisés sur Twitter, sur les sites de rencontres, dans les moteurs de recherche, dans les voitures, à la bourse et dans les drones. Bien des entreprises qui mettent au point ces *bots* nous promettent des lendemains qui chantent, mais on commence à s’apercevoir que tout n’est pas si rose que cela. C’est déconcertant de voir la manière dont Ashley Madison et les sites analogues utilisent les *bots* pour tromper les gens. Cela devient de plus en plus évident : les algorithmes ne sont pas des anges.

Qu’arrive-t-il lorsque les machines imitent la pensée, le travail créatif ou deviennent intelligentes ? Qui agit, ou qui est responsable, si les hommes délèguent de plus en plus de tâches aux algorithmes ou à des systèmes automatisés, interconnectés, « intelligents » ? Qu’elles soient intégrées dans un moteur de recherche, dans l’application de reconnaissance vocale d’un smartphone, dans un logiciel de traduction, ou à la bourse, des formes d’intelligence artificielle sont déjà parmi nous. Notre sentiment est que nous nous aventurons en territoire inconnu en nous répétant : jusqu’ici tout va bien. ■

1. Test d’intelligence artificielle permettant de déterminer si une machine est en mesure d’imiter la conversation humaine.

Repères biographiques

!Mediengruppe Bitnik (lire : the not Mediengruppe Bitnik) est un duo composé de Carmen Weisskopf (née en 1976) et de Domagoj Smoljo (né en 1979), artistes établis à Zurich et Berlin. Leurs œuvres ont été présentées dans des expositions personnelles au Kunstmuseum de Thoune et à l’espace Les Complices à Zurich en 2010, au Helmhaus à Zurich en 2014, au Kunsthau Langenthal et à la Zoo galerie à Nantes en 2016. Parmi les expositions collectives, on peut relever *Shifting Identities* au Kunsthau de Zurich (2008) et au CAC de Vilnius (2009), *The Darknet – From Memes to Onioland. An Exploration* à la Kunst Halle de Saint-Gall (2014) et *L’Image volée* à la Fondation Prada à Milan (2016). Ils reçoivent un Swiss Art Award en 2014 pour la pièce *Delivery for Mr. Assange*, œuvre qui a fait l’objet d’un livre d’artiste publié aux éditions Echtzeit (Bâle). En 2015, ils réalisent la commande publique *H3333333K* pour la Haus der elektronischen Künste à Bâle.



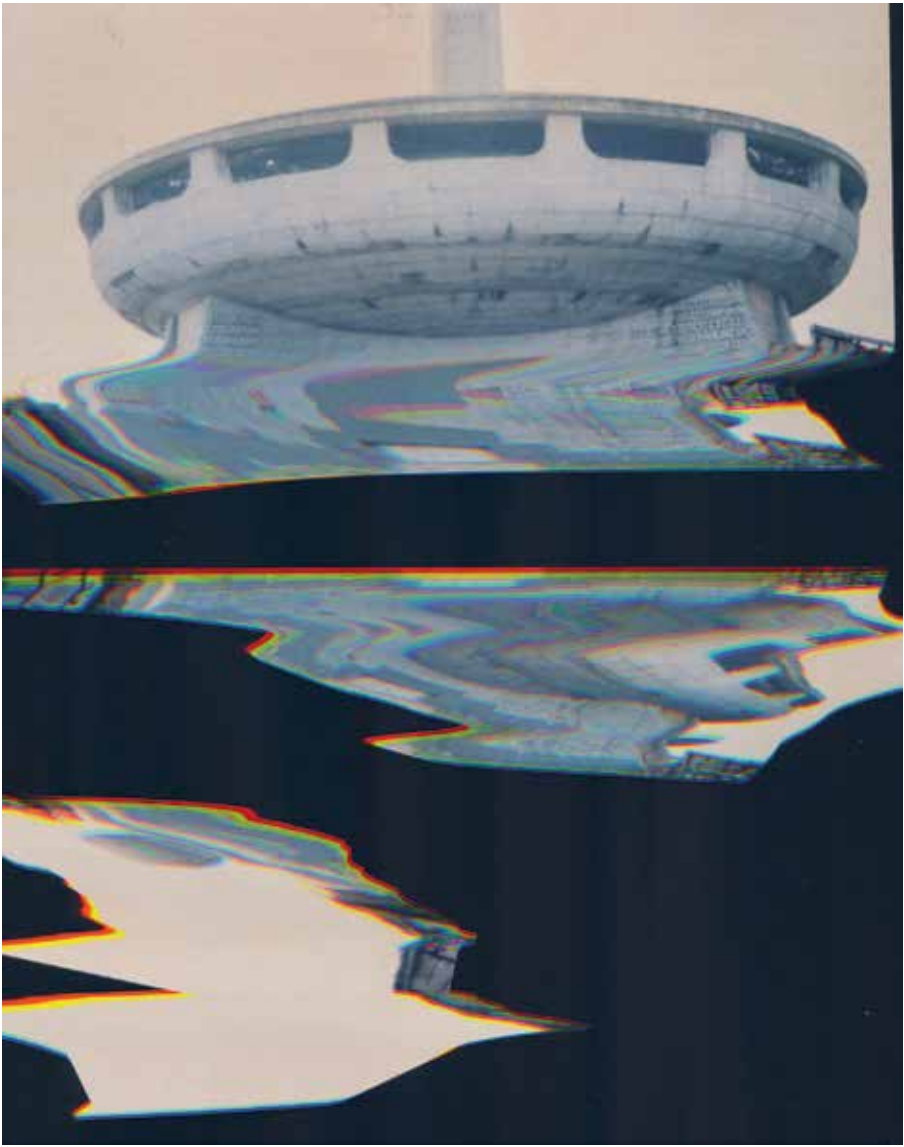


Image extraite de la vidéo *jours:mois:années*, 2016. © Nelly Haliti

Histoires du vent

Nelly Haliti arpente les ruines d’un monument de l’ère communiste et transforme les restes d’une histoire oubliée en une installation vivante.

— Par Yann Chateigné

• EXPOSITION

23.09 – 30.10.16

Nelly Haliti

jours : mois : années

(installation vidéo, 2016, 15’)

Repères biographiques

Nelly Haliti (née en 1987) a présenté son travail dans plusieurs institutions suisses, dont Fri-Art (Fribourg), le Corner College (Zurich), le Centre d’art contemporain (Genève), La Rada (Locarno), le Museo de Arte Colonial de Quito et le Taller Santa Rosa de Lima. Elle participe à la Manifesta 11 dans le cadre du programme de performances. Elle sera en résidence à l’Institut suisse à Rome en 2016-2017.

Dès 2014, Nelly Haliti projette de filmer, en 16 mm, le monument de Buzludzha, au cœur de la Bulgarie. L’entreprise prend d’emblée la forme d’une investigation sur les traces d’histoires invisibles. Érigé au sommet de la montagne du même nom, en 1981, Buzludzha est un impressionnant vestige du régime communiste imposé par la Russie à l’issue de la Seconde Guerre mondiale à une nation qui fut précédemment gouvernée par un État de type fasciste et une monarchie autoritaire. Le bâtiment, aux allures futuristes, est structuré autour d’une coupole en forme de soucoupe, elle-même posée en porte-à-faux sur le flanc rocheux, et d’une tour de soixante-dix mètres de haut ornée d’étoiles couleur de rubis. Construit sur le site où se tint la dernière bataille entre les Bulgares et les Turcs en 1868, il est aujourd’hui laissé à l’abandon et le somptueux décor intérieur de ce qui fut brièvement un centre de congrès – avant que la perestroïka ne fasse chuter le régime en 1990 – est pour sa part en ruines. Buzludzha apparaît dès lors comme le symbole d’une période méconnue comme point aveugle de l’histoire récente de l’Europe.

Les images tournées par Nelly Haliti donnent dès lors le sentiment d’un double mouvement, allant de la lumière vers l’obscurité, de l’extérieur vers l’intérieur. Le montage est lui-même double : la projection présente d’un côté une série de plans statiques, vues extérieures du monument se fondant dans la lumière et la brume, points de vue distants embrassant silencieusement un site exempt de toute présence humaine. De l’autre, les séquences se mettent en mouvement, comme emportées par les éléments naturels, documentant de manière subjective et fragmentaire l’intérieur du bâtiment, les images effritées de son décor décrépit, les détails d’ornements et de mobilier tendant vers l’abstraction. Le dispositif de présentation imaginé par l’artiste déplace le regard dans et autour de Buzludzha, sous la forme d’écrans placés sur une grande structure rotative occupant pratiquement tout l’espace de l’exposition. Les images sont alors à nouveau découpées, les reflets de la projection produisant une pulsation hypnotique, le mécanisme plaçant le spectateur dans la position de ne plus pouvoir saisir la temporalité d’un film aux boucles multiples et dont le temps deviendrait tout à coup fluide.

Cette machine onirique à exposer (et exploser, en un sens) le film rappelle celle d’une hélice mise en mouvement par le vent qui hante la bande-son du film : souffle animant l’œuvre, il est aussi cette force entêtante, cette puissance d’érosion, d’effacement, de dispersion des traces qui annule l’histoire. Il est pour autant le facteur naturel, l’élément invisible réduisant imperceptiblement le monde matériel en poussière, à la fois preuve du temps qui passe et mesure d’une autre échelle temporelle, géologique, étendue, presque infinie, à laquelle cette œuvre semble vouloir s’adresser.

Yann Chateigné est responsable du département Arts visuels de la HEAD-Genève.

La caresse de la chlorophylle

Depuis cinq ans, le photographe vaudois écume l’Amazonie. Son *Livre de la jungle* est le récit impitoyable et drôle d’une conquête impossible. — Par Arnaud Robert

• EXPOSITION

04.11 – 04.12.16

Yann Gross

The Jungle Show II

Repères biographiques

Les photographies et vidéos de Yann Gross (né en 1981) ont été exposées, entre autres, au Musée de l’Élysée (Lausanne), à la Fotostiftung (Winterthur), au FOMU (Anvers), dans divers festivals dont Photo España (Madrid), Images (Vevey), le far° (Nyon), le BredaPhoto international, les Rencontres d’Arles en 2011 et 2016. Son dernier projet, *Le Livre de la jungle* a été primé à Arles par le LUMA Rencontres Dummy Book Award 2015.

On ne peut s’empêcher d’imaginer Yann Gross en forêt équatoriale. Protéger à tout prix l’appareil grand format de l’humidité, de la chaleur, de l’ennui, le protéger des trafiquants, des douaniers, des machines et des bêtes. L’imaginer aussi, dans ces marchés demi-mondains de l’Amazonie rêvée, établir son studio en plein air pour photographier les décoctions des chamans, les animaux morts, les potions et les boisseaux. Pendant cinq ans, il a déambulé entre la Colombie, le Pérou et le Brésil, il a vécu en Équateur. Se superposent alors dans notre imaginaire vicié l’image de Gross en chaussures de Gore-Tex et celle de l’explorateur des temps modernes qui pose, le premier, un pied dans ce delta infini. Tout regard sur l’Amazonie est maladivement chargé de l’électricité de la conquête.

Et pourtant, dans ce *Livre de la jungle*, Yann Gross éprouve la méthode qu’il a déjà établie en Suisse et en Ouganda. Qu’il photographie la métempsychose américaine des Valaisans (*Horizonville*), le retour d’un romantisme alpin au XXI^e siècle (*Lavina*) ou les surfeurs bitumineux de Kampala (*Kitintale*), il questionne avec scrupule et sourire les identités assignées, l’altérité telle qu’elle est systématiquement différée. On ignore si ce

jeune photographe vaudois a lu Emmanuel Levinas, mais il y a chez lui une éthique de la caresse qu’il prolonge à chaque projet neuf : « Elle est comme un jeu avec quelque chose qui se dérobe, et un jeu absolument sans projet ni plan, non pas avec ce qui peut devenir nôtre et nous, mais avec quelque chose d’autre, toujours autre, toujours inaccessible, toujours à venir. Et la caresse est l’attente de cet avenir pur sans contenu. »

Quand il débarque en Amazonie, alourdi de son bilan carbone et de presque mille ans de contes forestiers, Gross ignore encore ce qu’il cherche à capturer. Mais il sait précisément ce qu’il fuit : l’utopie de la découverte, le mythe de l’ailleurs absolu mais aussi, plus pernicieux encore, celui de la culture originelle, des terres et des hommes à sauver ; comme si le visiteur (le visiteur blanc en particulier) était condamné, face à la jungle, à se positionner en exploiteur ou en thaumaturge. Dans le leitmotiv des bateaux échoués sur le lit du fleuve, Yann Gross fabrique une manière d’autoportrait en conquistador pathétique, avalé par sa propre ambition de contenir tout, de maîtriser tout et de venir à bout d’une forêt dont il a lui-même dessiné les contours. Autre récurrence, autre miroir : les clairières artificielles, les espaces domptés, les campements de préfabriqués où la nature ne se lit qu’en creux, dans l’empreinte de la culture mondialisée.

Ce nouveau *Livre de la jungle*, un siècle après que Kipling a réécrit son Inde depuis les plaines du Vermont, se vit donc comme un pandémonium hilare, une monstrueuse galerie des Glaces, une issue de secours qui déboucherait sur un mur de brique. L’Amazonie s’y révèle comme une michetonneuse fardée qui vous susurre exactement ce que vous voulez entendre. Yann Gross photographie des animaux sauvages en laisse, des reines de beauté amérindiennes auxquelles on offre une séance de chirurgie pour ressembler aux stars caucasiennes d’Instagram, des indigènes adolescents qui se coiffent tous comme Neymar, des femmes qui veulent donner à leur enfant le nom d’un antibiotique, des surfeurs sur les vagues de l’Amazone et une immense usine de préservatifs fabriqués avec la sève des hévéas. Il ne photographie pas l’envers du décor mais les clous, les points de colle, les pinceaux qui font d’une fable une jungle.

Étrangement, il n’y a pas que de la cruauté chez Yann Gross, mais une douce fascination, pastellisée, d’où il a patiemment extrait les fluorescences de la chlorophylle. Il va chercher dans les déserts agricoles le souvenir des tribus, les résistances essoufflées. Il sait que ces Indiens ont perdu, le jour où Christophe Colomb s’est égaré. Mais il traque dans des terrains vagues en bordure de forêt, sur des ornières pointillées de bidonvilles, avec des silhouettes qui se sont munies de plumes pour lui, un inextinguible appétit d’exister. Il traite les assassins, la violence renouvelée, les réserves où l’on parque, les porte-flingues des industriels, comme une petite musique lancinante que des rappers aux joues peinturlurées continuent de scander. Malgré son impitoyable lucidité, ce travail est une caresse parce qu’il traite l’Amazonie par la mélancolie d’une bataille silencieuse.

Arnaud Robert est journaliste et réalisateur. Il a signé la préface de l’ouvrage de Yann Gross.



Ipira Mama (Mère des poissons), Santo Tomás, Pérou, 2015. © Yann Gross

Festival Extra Ball

Extra Ball, le festival du Centre culturel suisse dédié depuis 2009 aux spectacles vivants, en particulier aux projets hybrides et pluridisciplinaires, fait la part belle cette année à des solos et à des duos, tous présentés en première française. — Par Cécile Dalla Torre

• FESTIVAL EXTRA BALL 2016

07 - 10.09.16

Avec Simone Aughterlony & Michael Günzburger, Géraldine Chollet, Phil Hayes, Aline Papin & Valeria Bertolotto, Julia Perazzini, Nicole Seiler, Gregory Stauffer, Perrine Valli

L'amour, l'attente et la mort

Inspirées par Racine et Godard, Aline Papin et Valeria Bertolotto réinventent le mythe de Phèdre.

■ « Je ne sais s'il est possible de jouer Racine aujourd'hui. Peut-être, sur scène, ce théâtre est-il aux trois quarts mort », disait Roland Barthes. Aline Papin et Valeria Bertolotto ont joué le jeu de la tragédie classique autrement, dans une installation performative d'une durée de 11 heures 15 créée ce printemps au TLH de Sierre. Pour le CCS, elles ont conçu une nouvelle version de 6 heures, avec une musique *live* de Stéphane Vecchione. Phèdre, éperduement amoureuse de son beau-fils qu'elle accuse de viol avant de se suicider, est à l'image de *Phaedra* (1880) attendant la mort sur son lit, peinte par Alexandre Cabanel. Les deux comédiennes s'en sont inspirées pour revisiter le mythe, puisant aussi la matière d'*Auto-fèdre* dans le décor naturel filmé par Valeria Bertolotto, en écho au *Mépris* de Godard. ■



Aline Papin et Valeria Bertolotto lors d'une résidence à Sierre pour *Auto-fèdre*. © Ludovic Chazaud

Accordéon cosmique

Avec *Holes & Hills*, son nouveau solo, Julia Perazzini approfondit ses recherches sur l'identité.

■ Après sa tétralogie *Hey, it's cold here!*, qui confrontait Cindy Sherman et Marilyn Monroe, deux figures maniant l'art de l'artifice et de l'auto-mise en scène, Julia Perazzini poursuit ses recherches sur l'identité. La comédienne appréhende cette dernière comme un terrain à la fois réel et imaginé, miroir de l'impermanence des choses. Son solo *Holes & Hills* mêle poèmes, extraits d'interviews de femmes artistes, fragments de vie de personnages, qui se racontent dans leurs densités et leurs creux. Elle les incarne les uns après les autres, captant le souffle qui les anime, leur parole et leur voix, pour mieux en saisir l'essence. Un solo comme un accordéon cosmique, une invitation à se promener sur les collines du territoire humain, à s'aventurer jusqu'à ses bordures, et à s'engouffrer dans tous ses trous. ■



Julia Perazzini, *Holes & Hills*. © Simon Letellier

Pour un dieu sans nom

La Danse du Tutuguri de Perrine Valli répond à l'obscurantisme religieux.

■ Les créations de Perrine Valli sont des fenêtres ouvertes sur le monde, questionnant souvent la place des femmes dans la société. À la dimension sociale se greffe la recherche chorégraphique, poursuivie en esthète par l'ancienne interprète de Cindy Van Acker, qui va

ici plus loin. Sa *Danse du Tutuguri*, créée cette année au festival far° à Nyon, creuse l'abstraction du geste, tout en réfléchissant sur le retour de l'obscurantisme non démenti par l'actualité.

Dans le sillage d'Antonin Artaud électrisé par le rituel chamanique de Tutuguri, septième danseur hors du cercle, la chorégraphe ouvre la voie à l'athéisme et à la spiritualité « Pour en finir avec le jugement de Dieu », dont un extrait se lira au sol dans sa pièce. Car la danse est essentiellement la vénération de la vie, la célébration d'un rituel pour un dieu sans nom, disait Mary Wigman. ■



Perrine Valli, *La danse du Tutuguri*. © Anne-Laure Lechat



Sporting Club Beirut, peint par Naoko Tsurudome (Paris/Tokyo)

Réinventer le monde

Avec *Places of Interest*, Phil Hayes redessine sa topographie des lieux à l'échelle de la planète.

■ La démarche de Phil Hayes n'est pas banale. Pour sa dernière création, il s'est adressé à des artistes avec qui il avait travaillé par le passé. Dont Gisèle Vienne, Stefan Kaegi ou Amir Reza Koohestani, pour ne citer qu'eux. Le per-

formeur leur a demandé de choisir un endroit qui les motivait pour une raison personnelle, politique ou historique. Ces derniers ont dû ensuite rechercher une photo du lieu sur le web et la décrire de manière neutre, en ne mentionnant que le pays où elle avait été prise.

Phil Hayes a ensuite envoyé ces descriptions à un artiste visuel vivant dans un pays différent. Chacun a été payé pour en faire un tableau, à partir de la description fournie et de sa propre idée qu'il se faisait du site. Ainsi est né *Places of Interest*. Ou comment réinventer le monde. ■



S. Aughterlony et M. Günzburger, *Dirty Vestiges*. © S. Wenger

Poétique de la trace

La performeuse Simone Aughterlony et l'artiste visuel Michael Günzburger s'intéressent aux traces laissées par les corps dans *Dirty Vestiges*.

■ Basée entre Zurich et Berlin, l'artiste chorégraphique Simone Aughterlony poursuit ses explorations sur les possibilités de transformation des corps. La singularité voire la radicalité de ses travaux lui ont valu le titre de « danseuse exceptionnelle » de l'année 2015 dans le cadre des Prix suisses de danse.

Dans *Dirty Vestiges*, elle s'associe pour la première fois à Michael Günzburger, artiste visuel établi à Zurich. Ensemble, ils s'intéressent aux traces que les corps peuvent laisser dans l'espace et sur un support. Sur une surface blanche et éblouissante, leur peau nue entre en contact avec toutes sortes de matières « mortes », poussière, cendre et sang notamment. Une façon de désamorcer le caractère éphémère de la performance. ■



S. Aughterlony et M. Günzburger, *Dirty Vestiges*. © M. Günzburger

Troubadour cabotin

Avec humour, Gregory Stauffer décline la marche sous toutes les coutures dans *Walking*.

■ Il en a parcouru des kilomètres à lui seul. Sans faire le tour du cadran ni du monde. Les territoires arpentés par Gregory Stauffer dans *Walking* sont purement imaginaires. Ses roulements de tambour nous jettent d'emblée dans une marche militaire. Avant que le performeur nous sème dans une forêt, en héros d'un conte shakespearien. Pour mieux nous immerger ensuite, en silence, dans la gestuelle du marcheur synthétisant une multiplicité d'hommes, le perplexé, le vieillard, le fier, l'altier, le détendu, le stressé, l'égaré, le démuni, l'estropié... Autant d'incarnations d'une expressivité rare, cadencée par l'humour.

En troubadour cabotin, ce promeneur invité à l'art de fouler du pied bien des univers, bouclant son périple au son de son pipeau. De quoi nous faire marcher à notre tour. ■



Gregory Stauffer, *Walking*. © Simon Letellier



Gregory Stauffer, *Walking*. © Simon Letellier



Nicole Seiler, *The Wanderers Peace*. © Nicole Seiler

Mémoire de la danse

Avec *The Wanderers Peace*, de et par la danseuse allemande Beatrice Cordua, Nicole Seiler rend hommage à la danse.

■ Elle est sur scène, elle danse et se raconte. Sa vie est au cœur de *The Wanderers Peace*, pièce documentaire de Nicole Seiler sur la mémoire de la danse. Née en 1941 à Hambourg, Beatrice

Cordua, rebaptisée « Trixie », a côtoyé George Crumb, Stravinsky, Stockhausen. Mais aussi des grands noms de la danse comme Mary Wigman.

Quand elle croise le chemin de Pina Bausch, son désir de danser pour elle est grand. Il restera lettre morte face au refus de l'artiste. À l'inverse de la rencontre féconde avec l'inspirant Merce Cunningham, qui stimule la chorégraphe en devenir. « D'un côté, je me suis sentie libérée, et de l'autre, on était poussés dans nos retranchements et on devait essayer de s'en sortir.

John Cage disait : "Don't improvise, invent. Art is about invention." ■

Déesse rurale

En star bovine, Géraldine Chollet réinvente un folklore paysan dans *Itmar*, aux côtés de trois joueurs de Tälerschwinger.

■ Elle accapare le plateau de sa présence féminine et animale. Vêtue d'une coiffe champêtre et d'un costume façon reine des alpages, Géraldine Chollet possède assurément quelque

chose de Joséphine Baker. Par sa gestuelle inédite, elle incarne avec malice une présence bovine nonchalante, le regard fixe et absent. La danseuse et chorégraphe a pioché dans ses racines paysannes et chrétiennes évangéliques la matière de ce solo singulier. Entourée de trois joueurs de Tälerschwinger (bol en céramique dans lequel tourne une pièce de monnaie), dont son père, elle convoque avec puissance son héritage familial marqué par la prédominance du modèle masculin. Entre diva hollywoodienne, star bovine et figure de la sainte, *Itmar* rend un épatant hommage aux femmes. ■



Géraldine Chollet, *Itmar*. © Philippe Weissbrodt



Extrait de la série *Too Much Metal for One Hand*, 2015. Courtoisie Lily Robert

Déchirer, découper, lessiver, recomposer

Maya Rochat use de l'acte photographique tout en le poussant dans ses retranchements les plus reculés. — Par Marco Costantini

• NUIT BLANCHE

SAMEDI 01.10.16 /
DÈS 20 H

Maya Rochat
Collage mutant

■ Alors qu'elle s'est formée à la photographie, Maya Rochat semble vivre avec elle une relation amoureuse houleuse, basée sur une confrontation perpétuelle, où elle et son médium luttent chacun pour trouver sa place dans le couple. Il paraît tout aussi difficile d'évoquer le travail de l'artiste et son examen du réel, d'un point de vue univoque basé sur une conception réductrice mais tenace de la photographie.

Dès la diffusion à large échelle du procédé dans les années 1850, la photographie s'est retrouvée captive de son rôle de pourvoyeur de traces du réel dans le champ de la représentation. De la science à l'art, de la fiction au reportage, tout un ensemble de disciplines et de genres se sont développés, notamment à travers l'ère

de la modernité, sur la confiance et la croyance alors clairement ontologique que ce qui est photographié est le réel.

Tout un pan de la construction des images et de nos représentations visuelles s'est ainsi basé, fixé sur cet effet de croyance et de fidélité. Nous savons aujourd'hui que ceci est illusoire dans la mesure où, notamment par le développement technologique du médium de l'argentique au numérique, il est désormais admis que la photographie étant le résultat d'un dispositif optique, c'est notre regard qui concède à la photographie un quotient de réalité.

Accompagnant ce constat, Maya opère dès lors une dématérialisation du médium au profit de l'expérience cathartique sublimant les pulsions et donnant formes aux instincts émancipateurs. La déconstruction méthodique de la photographie se fait à l'instar d'une lame de fond : puissamment, de manière imprévisible mais déterminée. Pas de lâcheté non plus dans l'acte. Maya réalise toutes les prises de vues initiales avant de leur faire subir les affres de la transmutation. Déchirées, découpées, superposées, recomposées, entremêlées puis peintes, sprayées, lessivées à la Javel, une véritable séance de torture est offerte à chaque image. Au final, ce n'est pas tant la destruction de la photographie qui est recherchée qu'une nouvelle délimitation territoriale de celle-ci en vue d'une expansion quasi invasive sur les territoires rivaux des arts visuels et de l'installation.

Bien loin des expériences des *pictorialistes* des années 1900 et des surréalistes, Maya conserve cependant de ces illustres prédécesseurs la même envie de dénoncer l'idée d'un « réel photographique » au profit d'une conception favorisant davantage l'idée de construction dans l'acte photographique.

One-shot Gesamtkunstwerk

C'est peut-être dans cette idée que la coupe, ou incision, devient un geste emblématique de son travail. Il est vrai que le geste de la coupe est inextricablement lié au médium lui-même. Dès lors que le cadrage est opéré, que l'obturateur s'est refermé, une fraction du réel se retrouve détaché de ce qui l'entoure. Dès lors, la coupe indique l'ensemble par le fragment qui devient une architecture de l'évocation. Maya l'a bien compris en taillant allégrement le réel afin de le réduire à sa substance la plus minime, mais aussi expressive. Les corps et les paysages ainsi violentés survivent alors dans leur identification, bien que recouverts de couleurs vives et saturées et fréquemment associées les unes aux autres dans des jeux d'installations où murs et images se répondent non sans n'en faire qu'un, mais en s'insinuant les uns dans les autres. Ces gestes, aussi brutaux qu'ils paraissent, ne sont que le moyen trouvé par Maya pour faire entrer ce réel bien trop grand dans l'image, si grand qu'il déborde de toutes parts. Il en a notamment été ainsi lors de son exposition *Too Much Metal for One Hand* à Quai n°1 à Vevey ou lors des Prix fédéraux à Bâle en juin dernier. Dans chacun de ces cas, l'image « s'effondre » du mur sur le sol et s'affranchit autant de la pesanteur que du support.

À l'occasion de son intervention au CCS, Maya propose un « one-shot » qui consistera à vivifier les images qu'elle aura préalablement disposées dans l'espace. Si la peinture fusionnera à nouveau avec la surface lisse des tirages, la musique viendra contribuer à créer une expérience immersive proche d'une *Gesamtkunstwerk*. L'image se réduit alors dans ce cas de figure à une trame de base mise en mouvement, cette fois-ci par les ornements mélodiques et les syncopes rythmiques. ■

Marco Costantini est conservateur au mudac à Lausanne et enseigne à l'ECAV, École cantonale d'art du Valais.



Imex Jacket. Design: Atlas Studio. © Jiajia Zhang

Ménage à trois

L'originalité et la diversité des productions du studio zurichois découlent en grande partie de leur mode d'organisation. — Par Joël Vacheron

• GRAPHISME

MARDI 29.11.16 / 20 H
Atlas Studio

Conférence en anglais

■ Martin Anderегgen, Jonas Wandeler et Claudio Gasser se sont rencontrés à la ZHdK (Haute école d'art de Zurich) où, une fois leur diplôme en poche, ils ont immédiatement entamé leur collaboration sous le nom d'Atlas Studio. Lorsqu'on connaît l'excellence et la réputation des agences de graphisme de la ville, il leur a fallu trouver une brèche à partir de laquelle ils pouvaient imposer une posture singulière. En règle générale, quand ils débudent, les studios de création graphique indépendants sont formés autour d'une ou de deux personnes. Il est par conséquent assez rare de trouver trois associés, mais cette structure leur a très vite permis de définir des méthodes de travail, un champ d'activités et, de manière indirecte, de spécifier un certain style. Lors des étapes de production, cela se révèle être bénéfique en termes de réactivité, lorsqu'il faut satisfaire rapidement des échéances. En fonction des projets, cette configuration permet également de consacrer plus de temps et de ressources aux phases d'élaboration: «Lorsqu'on est trois, il faut souvent trouver deux fois plus d'arguments pour valider la pertinence d'une idée.» Un des traits distinctifs d'Atlas Studio se situe par conséquent dans la place importante accordée aux discussions dès les étapes préliminaires. «Nous essayons de pousser une idée le plus loin possible, souvent en passant par une définition précise des concepts et en soulevant des questions qui ne sont pas directement associées au design.» L'approche d'Atlas Studio découle de cette aptitude à chercher et à définir systématiquement le caractère spécifique d'un projet. Une proposition a déjà été envisagée sous différents points de vue lorsqu'elle est présentée aux clients et c'est en grande partie pour cette raison que leurs projets peuvent prendre des formes diverses, voire surprenantes, tout en préservant leur pertinence. L'éventail de leurs productions ne se résume pas à une catégorie ou à un style défini: «D'un projet à

l'autre, notre objectif consiste plutôt à être toujours plus précis dans notre capacité à nous adapter, à trouver le langage le plus adéquat. Nous n'aimons pas nous répéter.» Au début d'un mandat, ils aiment inscrire sur un tableau noir toutes les routines qu'ils ne doivent pas répéter. Même si une telle démarche implique souvent une plus grande prise de risque, cette devise a largement contribué à la diversité de leur approche. Des collages DIY pour les posters d'une salle de concert, une identité minimaliste pour un bureau d'architecte, un recueil biographique autoédité d'un pionnier du tatouage, le trio d'Atlas Studio a su démontrer au fil des années son aptitude à communiquer à travers des thèmes et des langages très variés. Cette diversité résulte en grande partie de la rigueur et la pertinence des cadres conceptuels qu'ils développent et bien entendu, de la confiance accordée par leurs clients. Il est d'ailleurs fréquent que leur implication prenne une place importante, comme pour l'exposition *Ohne Rast* organisée par la ville de Zoug en 2015. Le thème aborde des questions de société, en particulier les rapports ambivalents qui distinguent l'Occident du reste du monde lorsqu'on parle d'optimisation et de fatigue. Aussi bien pour le site Internet et le catalogue que pour les posters, les éléments de merchandising, les flyers, leur contribution intègre des informations très hétéroclites glanées sur Internet. Cet assemblage génère une identité qui semble être amalgamée aux flux d'informations où même les éléments très familiers provoquent un climat d'étrangeté. «Nous aimons bien pousser le plus loin possible une idée», précisent-ils «et dans le cas de *Ohne Rast*, nous avons bénéficié de beaucoup de latitude».

Un autre travail important réalisé récemment est la publication *Tätowiert muss er sein* (Éd. Limmat, 2015), sur les archives d'Herbert Hoffmann, une personnalité importante du tatouage. Sa trajectoire et ses collections offrent des éclairages inédits sur certaines scènes interlopes de l'époque et sur la perception du tatouage dans les médias. Un projet qui ouvre de nouvelles perspectives, puisqu'ils en sont également coéditeurs: «C'est un sentiment agréable de ne partir de rien et de finir avec un livre susceptible de soulever tant de questions.» ■

Joël Vacheron est journaliste indépendant basé à Londres.

Et maintenant les 20 ans!

Pour marquer son 10^e anniversaire, Orchestre Tout Puissant Marcel Duchamp (OTPMD) s'installe au Centre culturel suisse pendant trois jours. — Par Fernando Sixto

• MUSIQUE

MERCREDI 16,
JEUDI 17 ET VENDREDI
18.11.16 / 20 H

Orchestre Tout Puissant
Marcel Duchamp

Vincent Bertholet: contrebasse, compositions
Jo Burke: violon
Seth Bennett: contrebasse
Anne Cardinaud: marimba
Aïda Diop: marimba
Alice Eldridge: violoncelle
Titi Eymard: guitare électrique
Mathias Forge: trombone
Guillaume Lantonnet: percussions
Liz Moscarola: violon
Wilf Plum: batterie
Florian Saini: trombone
Maël Salètes: guitare électrique
Aby Vuillamy: violon alto

Dans le cadre du festival
Jazzycolors

■ Des années 1980 jusqu'aux années 2000, Genève a pu se targuer d'être la ville d'Europe comptant le plus de squats et autres lieux alternatifs, parmi lesquels le fameux RHINO (Retour des Habitants dans les Immeubles Non Occupés) et sa mythique cave12. C'est dans cette Genève en pleine ébullition et suite à une carte blanche offerte à Vincent Bertholet que naît, en novembre 2006, OTPMD.

Auteurs de trois albums (*OTPe* en 2007, *The Thing That Everything Else is About* en 2010 et le *Rotorotor* sorti en 2014, produit par la légende John Parish), OTPMD est écumeur de scènes et de festivals en tout genre, même hors d'Europe. Le développement du groupe est emblématique de ce qui est rendu possible par des lieux de création, d'expérimentation, tels que des ateliers, des locaux de répétitions et des scènes hors des systèmes purement marchands au sein des villes. Aux dires de Vincent Bertholet, l'OTPMd n'aurait jamais pu voir le jour sans la liberté, la souplesse et les possibilités non normatives offertes par des lieux comme la cave12 et RHINO. Lors des répétitions à RHINO, les membres du groupe vivaient sur place et pouvaient ainsi jouer – et donc tester – leur premier concert devant un vrai public.

Dix ans maintenant. Dix ans qui ont vu défiler une pléthore de membres/musiciens différents qui se sont succédé au sein du groupe. Et justement, pour célébrer comme il se doit ces dix ans, c'est un rêve qui devient réalité pour Vincent Bertholet que de pouvoir réunir presque tous les musiciens ayant participé d'une manière ou d'une autre à l'aventure. Une version XXL de l'orchestre à laquelle s'ajoutera une section de cordes venue d'Angleterre.



Orchestre Tout Puissant Marcel Duchamp. © Mehdi Benkler

L'OTPMd offre une musique ample et généreuse, qui s'inspire, en partie, de groupes africains, tels les tourbillonnants et électrisants Congolais de Konono n°1 ou l'Orchestre Poly-Rythmo du Bénin. Se souciant aussi peu des frontières que des papiers d'identité, l'OTPMd décline autour du même principe de plaisir, de multiples héritages traditionnels, les forces du désordre free, l'alphabet pulvérisé du rock'n'roll, la science de la musique contemporaine, l'effronterie du punk, la mémoire à facettes des musiques populaires et les fantaisies spéculatives des musiques savantes. Le tout délivré en un maëlström aux contours précis et tranchants, aux lignes nettes et anguleuses à l'intérieur desquelles un curseur affolé se déplace sans cesse d'une intensité à l'autre; endiablée/endiablante, surcommunicative et avec une imagination toujours en mouvement, la musique de l'OTPMd oscille et s'organise entre chansons «pop» versatiles et montées instrumentales, et rythmiques extatiques. Ludique, fervente, incandescente, drôle et emportée, c'est en *live* que s'expérimente réellement la ferveur de l'OTPMd, assumant de plein fouet une espèce de traditionalisme futuriste à fragmentation emplie de multiples identités chatoyantes, d'un art conjugué de la fête et de la guerre, de danses nuptiales et de chants de bataille jetés ensemble sur les planchers défoncés. Royalement irrésistible pour le corps, les oreilles et les pieds.

Durant ces trois soirées anniversaires au CCS, ce ne seront pas six mais quinze musiciens qui seront sur scène et qui interpréteront de nouvelles compositions. Les cordes, percussions, marimbas et autres trombones et contrebasses feront vibrer les murs du CCS à coups de musique colorée, de longs morceaux ascensionnels aux motifs répétitifs, tribaux et invitant à la transe: le cocktail OTPMD. Mais afin de graver dans le marbre – ou plutôt dans le vinyle – ce festival sonore, chaque concert sera enregistré, posant ainsi les bases d'un nouvel album. Plus qu'à un simple regard porté sur les dix années d'existence passées, c'est à une véritable nouvelle direction que ces trois soirées seront consacrées. Résolument tournés vers un futur qui s'annonce radieux, c'est avec joie que nous attendrons désormais les 20 ans de l'Orchestre Tout Puissant Marcel Duchamp. ■

Fernando Sixto programme et organise des concerts depuis une vingtaine d'années à la cave12.

Augustin Rebetez muscle son vocabulaire polymorphe

Avec *Rentrer au volcan*, son premier essai scénique créé au Théâtre de Vidy, l'artiste jurassien marque une nouvelle étape dans sa conquête d'un territoire pluridisciplinaire. — Par Boris Senff

• THÉÂTRE

DU MARDI 25 AU
VENDREDI 28.10.16 / 20 H
Augustin Rebetez
Rentrer au volcan
(2015, 65', 1^{re} française)

Conception : Augustin Rebetez et son équipe / musique : Louis Jucker, Charlie Bernath / chorégraphie : Iona Kewney, Lester Arias, Niklas Blomberg / scénographie et accessoires : Noé Cauderay, Augustin Rebetez, Mathieu Dorsaz / lumière : Mattias Bovard / costumes : Luana Gonçalves / avec : Iona Kewney, Niklas Blomberg, Lester Arias, Louis Jucker, Charlie Bernath, Ida Traasdahl
Production déléguée et diffusion : Théâtre de Vidy / soutien : République et Canton du Jura

■ Que son univers en perpétuelle expansion gagne un nouveau territoire artistique – l'art de la scène – avec un spectacle baptisé *Rentrer au volcan* ne manque pas de sel. En décembre 2015, sa création à Lausanne s'accompagne d'ailleurs d'une invasion en bonne et due forme du foyer du Théâtre de Vidy, transformé pour l'occasion en antichambre chaotique où les installations hétéroclites d'Augustin Rebetez et de son clan prenaient possession de l'espace. Le néotribalisme de ses créatures graphiques posait ses griffes jusque sur les tables de la Kantina, gratifiée également par ses soins d'une petite salle de cinéma conçue de bric et de broc. Le responsable de cette métamorphose regrettait d'ailleurs n'avoir pu, faute de temps, aller jusqu'à s'attaquer aux radiateurs, voire à l'espace environnant l'institution théâtrale.

Après cette immersion introductive dans l'univers proliférant du créateur jurassien de 29 ans, il fallait donc *Rentrer au volcan*, intitulé de cette première intervention scénique qui indique sans équivoque la volonté d'un retour. Une remontée à la source, un voyage au cœur de ses ténèbres créatrices, des jaillissements originels de sa machine imaginaire jamais bridée. « Je veux créer un monde artistique complet, infini », affirme ce spécialiste du débordement, tout en revendiquant, « très bon élève », son application maximaliste à jouer les intrusifs dès qu'un espace se libère. Il ne faut pourtant pas compter sur les explications de cet enfant illégitime de Jean Tinguely (dont il a depuis investi le musée bâlois dans le cadre de l'exposition *Prière de toucher*) pour éclaircir un spectacle entrechoquant les ombres et

les constructions improbables, agitant les corps jusqu'au spasme et lâchant la bride à la musique sauvage et hypnotique de son complice Louis Jucker.

L'apparition d'un petit « robot-dentier » mastiquant le vide militait-elle pour le mutisme de la pièce ? L'étrange pédalage d'un vélo pédale pour papier à musique signalait-il l'obsolescence de la chose imprimée ? Augustin Rebetez se refuse à livrer les plans qui l'ont guidé et ses affiches au graphisme rugueux clament : « Nous travaillons pour la nuit ». Il n'appartient pas à son rôle de contaminateur symbolique et d'envahisseur artistique de donner les clefs de son flux d'images continu. Mais il est impossible de ne pas voir apparaître, dans ses méandres volontairement obscurs, le courant de fond d'une évocation du signe, fût-il celui d'une parole impossible ou d'un verbe à l'origine de toute vision. « Il y a le fil des mots – il est assez clair qu'ils sont partout –, l'encre noire, mais, à la fin, je ne voulais pas de quelque chose qui se laisse lire de façon trop directe, plaide-t-il. Tout prend un sens et je me montre déjà assez explicite. »

Ce vulcanologue de l'inconscient ne se fait pourtant pas prier pour rappeler que l'écriture fait partie de son univers créatif intime depuis longtemps, même si sa jeune célébrité de plasticien a occulté cette matrice féconde, préexistante à sa prolifération visuelle. « J'écrivais bien avant de me mettre à la photo. Et je continue. Des textes souvent violents, révolutionnaires, un peu tristes, même s'ils peuvent parfois être très rigolos. En 2014, j'ai publié un petit livre de poésie, un manifeste en somme, qui s'intitule *Arrière-tête (mécanismes)*. Pour moi, la photographie, le « stop motion », le dessin, les mots, le disque, c'est une même chose, un champ du possible. L'océan est trop plein, je vide mes vagues. C'est valable pour les mots. Si je rappe, c'est pour développer un langage improvisé, automatique, faire apparaître des rêves qui nous relient au monde par des antennes. »



Rentrer au volcan. © Augustin Rebetez



Rentrer au volcan. © Augustin Rebetez

Très à l'aise avec l'aire du plateau, cet assoiffé de prise de territoire qui déclare « ne pas chercher une place dans le monde » n'est pourtant pas à confondre avec un doux rêveur. En stratège boulimique sautant d'un projet à l'autre, Augustin Rebetez sait imposer ses vues au milieu de l'art. Le Grand prix international de photographie de Vevey 2013/14 a une conscience très nette du milieu dans lequel il évolue. « Donnez-moi un artiste, un journaliste, un galeriste et j'organise une supercherie artistique qui cartonne », pose-t-il sur le ton de la plaisanterie. Il a transformé son coup d'essai théâtral commandité par Vincent Baudriller, actuel directeur de Vidy, en une affaire qui roule. « La salle était pleine dix soirs de suite. On a rempli notre job : les gens sont venus et ils ont kiffé. Le défi principal – transférer un univers plastique à la scène – a été atteint. » Présenter son travail au Centre culturel suisse de Paris devrait lui permettre de toucher encore un autre réseau. « L'idée n'est pas tant de vendre *Rentrer au volcan*, que d'intéresser à une éventuelle deuxième production. »

L'homme de Mervelier, dans le district de Delémont, tient aussi du chef de bande, prompt à organiser autour de lui une équipe efficace et motivée. Arrivé à Vidy avec ses complices habituels, il a su profiter de la logistique du théâtre lausannois et a convaincu les techniciens du cru – enchantés de voir leur environnement se transformer selon une dynamique alternative – de participer sans réserve à son projet. Fédérer, organiser, donner des impulsions de groupe sont autant d'atouts pour celui qui aime voir grand et compte mettre un jour ses qualités au service d'un projet cinématographique. « La vie est hyper courte, je veux faire plein de choses en étant toujours plus libre entre les différentes frontières des pratiques artistiques. »

Pour l'heure, se frotter à la mise en scène lui a déjà permis d'expérimenter d'autres modalités de création en collaboration. « Je peux très bien réaliser 80 dessins en trois jours, en jeter 50 et monter une exposition avec ceux qui restent. Mais, avec la scène, je ne peux pas jeter. Il y a un dialogue à trouver parce que, au final, ce sont les autres qui montent sur les planches et là, dans une certaine mesure, ils font ce qu'ils veulent, ce qu'ils sentent. Diriger des gens pour une photo ou des acteurs, c'est très différent. » Avec *Rentrer au volcan*, l'anarchiste discipliné a trouvé le moyen de peupler ses installations, de leur donner une vie plus charnelle, autonome et incontrôlable, tout en préservant son esthétique à la fois ludique et inquiétante.

Depuis cette expérience scénique, il a posé sa patte au Musée Tinguely de Bâle, ciselé une exposition plus intime au Musée des Beaux-Arts du Locle (y effleurant sculptures et médailles), monté un grand atelier participatif à la Ferme-Asile de Sion, voyagé jusqu'en Abkhazie pour y stimuler des étudiants. « L'imaginaire a besoin d'exercice, c'est un muscle qu'il faut activer. Un sport où l'on s'entraîne comme en piscine, à faire des longueurs. » Augustin Rebetez est aussi passé par les Rencontres d'Arles où il a présenté une version de son Musée Carton en guise de carte de visite pour Plateforme10, la future alliance des musées lausannois.

« Je crois que je suis devenu un artiste ! », lance-t-il en se moquant de lui-même, mais en gardant cet air de jeune sorcier, capable de s'interroger sur la présence d'un fantôme au 3^e étage, tout en touillant les arts populaires dans son chaudron, avec l'espoir de tomber sur la formule d'un grand rituel. ■

Boris Senff est en charge de la rubrique Culture et société au quotidien 24 heures.

Le corps incandescent

Dans *Pôle*, un solo hypnotique et organique puisant sa dynamique dans la virtuosité technologique, la chorégraphe Jasmine Morand sculpte l’espace sonore et graphique. — Par Cécile Dalla Torre

● DANSE

MERCREDI 12
ET JEUDI 13.10.16 / 20 H
Jasmine Morand /
Cie Prototype Status
Pôle
(2015-2016, 35', 1^{re} française)

Concept et danse :
Jasmine Morand
concept & interactivité :
Patrick Conus
scénographie : Neda Loncarevic
lumière : Rainer Ludwig

■ Les mains et le squelette de Jasmine Morand. Ce sont eux qui initient le tracé de la lumière et la composition sonore de son dernier solo. « Je me sens musicienne en quelque sorte. Je sculpte l’espace en modulant le son. » Dans *Pôle*, qu’elle créait au Dansomètre à Vevey en début d’année, Jasmine Morand utilise son corps pour faire parler d’autres langages. Elle dessine des courbes dans la pénombre du théâtre non seulement par le geste, mais aussi par l’effet graphique et musical que ce geste induit dans l’instant. Ce son est généré en *live*, en adéquation avec le mouvement. Sa petite musique du corps cesse donc lorsque la danseuse se fige et s’immobilise, un bras tendu vers l’ailleurs, le torse ouvert comme un arc.

Fonctionnant à l’aide de deux caméras infrarouges, le dispositif technologique manié par l’artiste audiovisuel Patrick Conus, avec qui la danseuse et chorégraphe a entamé ce processus de recherche, est complexe. Et en même temps si léger que l’on tend à s’en affranchir pour ne voir que la poésie de l’acte artistique. « Ce n’est pas important de comprendre tout ce qui se passe. Nous ne recherchons pas une exposition de la technologie, mais plutôt un moyen d’expression poétique. »

En 2012, c’est encore avec Patrick Conus que Jasmine Morand présentait *Underground* au Centre culturel suisse, selon un procédé technologique similaire où interagissaient son et éclairage. Derrière les vitres d’une boîte lumineuse, le spectateur y observait un couple se mouvoir dans une gestuelle d’une lenteur extrême, érotique et sensuelle. « Le public pouvait circuler autour, mais dans un silence religieux. S’il faisait du bruit, le système lumineux s’éteignait, plongeant finalement la salle dans le noir. » Avec *Pôle*, l’idée est d’explorer plus

loin encore le mariage de la danse et du multimédia, qui s’est ensuite poursuivi avec *Playground* (2013), via un trio de danseurs.

Objet vivant

L’approche de la chorégraphe veveysanne possède quelque chose de muséal, que l’on contemple à la lisière entre l’animé et l’inanimé. C’est aussi ce qui sous-tend le concept de *Pôle*. Une pièce-objet ? Oui, en quelque sorte, dans la mesure où un tracé du corps peut finir par être imprimé dans du verre et produire un objet collector. Une façon de laisser un témoignage de la pièce. « J’ai démarré le projet avec mon ressenti de performeuse et le plaisir de découvrir la qualité des mouvements par rapport au son. Et finalement, nous avons exploité le potentiel de chacun d’entre eux, avec très peu de déplacements. Plus nous avançons dans nos recherches, plus j’ai vu des liens se créer avec la kinesphère de Laban », confie l’artiste. « Les mains caressent une forme de l’espace en l’écrivant dans les airs », disait le chorégraphe et théoricien du mouvement hongrois. À l’image du corps de Jasmine Morand.

À l’inverse, n’utilisant que la corporalité à l’état brut, la chorégraphe créait l’an dernier *Lui et Artémis*, interprété par un couple de danseurs à la retraite âgés de plus de 65 ans. Un duo touchant célébrant la jeunesse en eux, l’amour et la beauté, sans autre artifice que le corps mûr ayant prêté son adresse aux plus belles scènes de ballet. Pour Jasmine Morand, danseuse classique passée par le butô avant le contemporain, que le corps soit jeune ou usé, qu’on l’associe à la technologie ou qu’on l’enferme dans un espace clos, peu important les moyens de sa mise en espace. Seul compte l’acte vecteur d’émotions et de réflexions personnelles. Jasmine Morand avoue ce désir d’expérimenter tous azimuts à la recherche de l’objet vivant, par la prise de risques, en arpentant différents chemins. Pour l’heure, elle planche sur sa nouvelle chorégraphie pour douze danseurs. *Mire* est une sorte de « zootrope géant », où les corps nus, à la manière de Rubens, s’observeront depuis les fentes du dispositif dans une « chorégraphie à plat ». Le nom de sa compagnie, Prototype Status, n’est donc pas tout à fait dû au hasard... Le chemin de *Pôle* emprunte, lui, définitivement, celui de la lumière. Une lumière incandescente, vive et ardente, qui sublime le corps. ■

Cécile Dalla Torre



Pôle, Jasmine Morand. © Céline Michel



Lotissement Sunnige Hof, Zurich. © Heinz Unger

Dans les pas des modernes

Les architectes zurichois se nourrissent du passé pour repenser le logement et aborder les nouveaux défis de la ville contemporaine.

— Par Mireille Descombes

● ARCHITECTURE

MARDI 8.11.16 / 20 H
Burkhalter Sumi
Conférence en anglais

■ Les architectes ne choisissent pas toujours leurs mandats. Il arrive cependant que le « hasard » fasse bien les choses. Alors que la plupart de leurs confrères ont commencé par construire des villas pour leurs amis ou leurs proches, les Zurichois Marianne Burkhalter et Christian Sumi se sont confrontés tout de suite au logement collectif. Un domaine qui les fascinait et qui les passionne toujours trente ans plus tard. « Zurich est une ville très protestante, soucieuse d’efficacité, mais très ouverte à la construction et au système des concours, précise Christian Sumi. C’est donc par ce biais que nous sommes arrivés au logement, en étant conscients qu’il existe en la matière toute une tradition, avec des typologies et des catégories précises que l’on doit impérativement prendre en compte. Il ne faut pas être naïf lorsque l’on s’attaque à un tel thème. »

Naïf, assurément, le jeune Christian Sumi ne l’était pas. Fraîchement diplômé de l’École polytechnique fédérale de Zurich, il consacre d’abord quelques années à un travail de recherche sur l’Immeuble Clarté de Le Corbusier à Genève. En 1984, il se tourne vers la pratique et ouvre à Zurich, avec sa femme Marianne Burkhalter, un bureau qui compte aujourd’hui deux autres partenaires, Yves Schihin et Urs Rinklef. Et cet intérêt pour l’histoire de l’architecture continue à nourrir sa démarche. « Pour toute notre génération, le modernisme reste un point de référence, insiste-t-il. Il n’est bien sûr pas question de copier ce mouvement, mais de le repenser et de le développer. »

Logement et densification vont aujourd’hui de pair. Avec, là encore, toute une palette de solutions que le bureau Burkhalter Sumi se fera un bonheur d’explorer. Prenons, par exemple, son intervention – réalisée en 2009 – sur la tour d’habitation de la Weberstrasse à

Winterthur. Construit dans les années 1960 par l’architecte Herbert Isler, cet immeuble de douze étages avait pris de l’âge. Les architectes zurichois l’ont rénové et agrandi en mariant innovation et respect de l’existant. Pour augmenter la surface habitable, ils ont accroché, à l’arrière de la tour, une sorte de « sac à dos » qui abrite des duplex – une référence à l’Unité d’habitation de Le Corbusier à Marseille – et des studios. Cette extension est particulièrement économique puisqu’elle utilise les structures de l’ancien bâtiment.

Autre contexte, autre type de densification avec le Sunnige Hof à Zurich. Ce lotissement est un exemple type de l’idéal de la ville jardin en vogue dans les années 1950. Les logements étaient toutefois devenus trop petits, vétustes, et l’espace extérieur mal utilisé. « On a démoli un tiers des bâtiments, gardé le reste et construit de nouveaux immeubles qui ont permis de doubler le volume à disposition », explique Christian Sumi. Les plans des logements sont très simples car il s’agit d’une coopérative d’habitation dont les loyers doivent rester accessibles. Pas question, par ailleurs, de jouer la carte du mimétisme. Le dialogue entre l’ancien et le nouveau ne se fait pas au niveau formel. La cohérence de l’ensemble est créée par l’espace extérieur, ce que Christian Sumi appelle le « tapis vert ».

Au Sunnige Hof, comme dans beaucoup de ses projets, le bureau a eu recours à la couleur. Des teintes vives de préférence. « La couleur est une stratégie particulièrement intéressante, s’enthousiasme Christian Sumi. Avec une couche d’un millimètre à peine, vous pouvez changer complètement, la perception d’un espace ou d’un élément structurel. Au Sunnige Hof, par exemple, nous avions imaginé des immeubles entièrement colorés. Mais c’était trop “lourd”. Nous avons alors décidé d’unifier l’ensemble des bâtiments par le blanc et en même temps de les différencier par les couleurs des cadres de fenêtres et des stores, dans la tradition de Bruno Taut à Berlin. »

Trente ans après la création de leur bureau, la recherche et l’expérimentation restent donc au cœur de la pratique de Burkhalter Sumi Architectes. « Nous ne sommes pas des théoriciens, conclut Christian Sumi, mais nous avons toujours le souci de mieux comprendre le fonctionnement et les enjeux de notre métier, notamment à travers son histoire. » ■

Mireille Descombes est journaliste culturelle basée à Lausanne.

● CINÉMA

MARDI 4 ET MERCREDI

5.10.16 / 19H 30

Jeux sérieux,
l'essai transformé...

Cinéma et art contemporain
en question !



Image extraite de la vidéo *Where She Is At*, 2001, de Johanna Billing. Courtoisie Johanna Billing et Hollybush Gardens (Londres)

L'énergie hérétique de l'essai

Associant critiques et cinéastes, chercheurs et artistes, le livre *Jeux sérieux* explore le territoire fécond de l'essai, au croisement du cinéma et de l'art contemporain. De A comme Adorno à Z comme Zabat, dans le plus savant désordre. — Par Cyril Neyrat

MARDI 04.10.16 / 19H 30

> table ronde

Avec Olivier Hadouchi (chercheur et programmateur indépendant), François Niney (enseignant, Paris III, La Femis et réalisateur), Véronique Terrier Hermann (enseignante, ESBA Nantes) et Marie Voignier (artiste).
Modération : Bertrand Bacqué et Jean Perret (enseignants, HEAD-Genève)

> projections

– Vassilis Salpistis et Marie Voignier, *Ena Ena* (2014, 15')
– Hito Steyerl, *November* (2004, 25')

MERCREDI

05.10.16 / 19H 30

> table ronde

Avec Lucrezia Lippi (monteuse et chercheuse), Valérie Mavridorakis (enseignante, HEAD-Genève), Nicolas Rey (cinéaste) et Noëlle Pujol (cinéaste).
Modération : Cyril Neyrat (enseignant, HEAD-Genève) et Clara Schulmann (enseignante, EBA Bordeaux)

> projection

> Noëlle Pujol, *Le Dossier 332* (2012, 43')

textes de *Jeux sérieux*. C'est l'infatigable énergie du termite, qui creuse les voies de la pensée à travers l'hétérogénéité du monde et des matières, au mépris des frontières héritées et des classifications paresseuses. Ni fiction ni documentaire, ou bien à chaque fois une articulation singulière de ces deux puissances de l'art : impression et expression, comme disait Godard – maître essayiste auquel Georges Didi-Huberman consacre ici un texte –, accueil du sensible et façonnage du sens. Si l'histoire et l'actualité de l'essai méritent d'être pensées à nouveaux frais, c'est que depuis Montaigne, c'est-à-dire depuis l'origine des temps dits « modernes », la forme essai prolifère dans les périodes d'instabilité, de crise – politique spirituelle, culturelle. En temps de crise, l'essai offre sa plasticité, sa vivacité et son impertinence aux analystes audacieux, aux expérimentateurs, aux défricheurs de nouveaux espaces pour la pensée et la création de formes.

De Kluge et Farocki à Clemens von Wedemeyer et Hito Steyerl, de Marker et Hanoun à Pierre Creton et Tariq Teguia, *Jeux sérieux* explore ce territoire selon un sommaire qui, en lui-même, est une proposition essayiste de cartographie. Refusant les chronologies, les partitions thématiques, il tente d'offrir un point de vue critique sur l'essai qui parie sur les rapprochements imprévus, les proximités soudaines, les déviations et changements de vitesse : Olivier Zabat côtoie James Benning et Robert Smithson, Victor Burgin et Kevin Jerome Everson sont rapprochés au prétexte de leur goût pour la parataxe.

Ce livre est le fruit d'une recherche menée à la HEAD-Genève par Bertrand Bacqué et Cyril Neyrat, auxquels se sont jointes Clara Schulmann, Véronique Terrier Hermann et Lucrezia Lippi. Cette recherche, menée au sein d'une école d'art, s'était donné une forme elle-même aventureuse : centrée sur une série d'événements publics qui n'avaient pas pour fonction de divulguer ses résultats, mais bien d'en produire la matière, de faire circuler la pensée avant de la fixer ensuite dans un livre. Colloque international, programmations, expositions de films et d'œuvres : en mars 2013, la manifestation *Start Making Sense* diffractait son énergie protéiforme à travers Genève. *Jeux sérieux* en garantit aujourd'hui la résonance. ■

Cyril Neyrat est critique de cinéma et essayiste. Il enseigne à la Haute école d'art et de design de Genève (HEAD-Genève).

Ces bots qui nous font marcher

En parallèle à l'exposition *Jusqu'ici tout va bien* de !Mediengruppe Bitnik, une série d'événements explore nos liens complexes aux machines (robots, algorithmes) qui peuplent avec nous le monde.

— Par Sophie Lamparter et Luc Meier

● ÉVÉNEMENT

Bot Like Me

VENDREDI 02.12.16 / 19H 30

> conférence

19h30 : *Liens homme-machine* avec Rolf Pfeifer, Carmen Weisskopf et Domagoj Smoljo (!Mediengruppe Bitnik)

> concert

21h30 : Not Waving

SAMEDI 03.12.16 / 14H

> tables rondes

14h30 : *Data Manifestos* avec, entre autres, Hannes Grassegger et Lauren Huret

16h30 : *Cloud Labor, Pretty Bot Jobs*, avec, entre autres, Nicolas Nova et Patrick Keller

18h30 : *Botocene er Algoghosts*, avec, entre autres, Frédéric Kaplan, Joël Vacheron, Tobias Revell et Nathalie Kane, Gwenola Wagon et Jeff Guess

> concert

21h : programmation en cours

■ Entourés de machines à l'intelligence quasi émotionnelle, nous avons atteint un premier plateau d'accélération dans l'ère de l'automatisation. Du diagnostic médical au flirt, du trading algorithmique au développement robotique du langage, nous entretenons des rapports complexes avec les *bots* (émanations physiques parfois, algorithmes insaisissables souvent) qui se multiplient dans nos environnements ultra-connectés.

Ces relations sont au cœur des préoccupations de !Mediengruppe Bitnik, dont l'exposition *Jusqu'ici tout va bien* est présentée cet automne au Centre culturel suisse. Le duo d'artistes zurichois y explore l'« Ashley Madison Leak¹ », cette mise à nu en 2015 des données du site de rencontres nord-américain qui avait révélé que la majorité de ses utilisateurs féminins étaient en fait des *bots*.

L'affaire était révélatrice de nos relations tour à tour familières et malaisées avec ces entités automatisées et montrait aussi à quel point elles évoluent désormais loin du regard de la plupart d'entre nous, constituant en quelque sorte une sphère surnaturelle qui nous renvoie – à l'instar des fantômes du monde analogique – à nos désirs, à nos croyances et à nos superstitions.

Les deux jours de *Bot Like Me* (un symposium éclaté qui se veut plus une plateforme d'échange à configuration souple qu'un rendez-vous strictement académique) examinent ces liens homme-machine tourmentés en



Not Waving. © DR



Random Darknet Shopper. © Gunnar Meier

réunissant les perspectives de scientifiques, d'artistes, d'écrivains, de journalistes et de musiciens.

Quatre conférences-débats se pencheront durant deux jours sur plusieurs sous-thèmes cruciaux de la société algorithmique : les fondamentaux de l'intelligence artificielle seront présentés en guise d'amorce par Rolf Pfeifer, fondateur légendaire du AI Lab de l'Université de Zurich. Nos rapports anxieux aux nouveaux paradigmes numériques seront examinés par le journaliste Hannes Grassegger, l'artiste genevoise Lauren Huret et d'autres.

Patrick Keller et son compère Nicolas Nova, têtes de pont du projet de recherche suisse I&IC (Inhabiting and Interfacing the Clouds), participeront à un module examinant les mythes du cloud informatique (pas aussi vaporeux et désincarné qu'on ne le croit) et les rapports de production souvent étonnants d'un monde du travail semi-automatisé (entre missions complexes déléguées aux *bots* et tâches répétitives confiées à de petites mains humaines).

Ailleurs encore, les deux Londoniens Natalie Kane et Tobias Revell (Haunted Machines) et les artistes parisiens Gwenola Wagon et Jeff Guess s'intéresseront avec Frédéric Kaplan (EPFL) et Joël Vacheron (ECAL) à l'incessante et insaisissable production de contenu et de sens par les algorithmes, dans un monde dont même le passé est de plus en plus « data-ifié. »

Ce sont des figures solitaires, liées de près ou de loin au monde des clubs, qui se chargeront d'amener tout ce petit monde vers la nuit. Parfois somnambule vaporeux, parfois prédateur nocturne sans concession, l'Italien Alessio Natalizia (alias Not Waving) entretient un lien viscéral avec ses machines. Entre sombres épopées synthétiques et contorsions industrielles plus violentes, l'artiste, auteur de récentes productions marquantes sur le label londonien Diagonal, se chargera d'impulser aux hommes et aux machines leur étrange danse nuptiale le vendredi 2 décembre prochain. D'autres manipulateurs électroniques tout aussi ambivalents, encore en confirmation, viendront compléter l'affiche. ■

1. https://en.wikipedia.org/wiki/Ashley_Madison_data_breach

Sophie Lamparter est la directrice associée de swissnex San Francisco. Luc Meier est le directeur des contenus de l'EPFL ArtLab, à Lausanne.

Parlez les corps !

Le chorégraphe gréco-suisse s’associe à la danseuse italienne Elena Giannotti pour *ApersonA*, un dialogue sans paroles entre les codes référencés et les émotions spontanées. — Par Marie-Pierre Genecand

• DANSE

MARDI 22 ET
MERCREDI 23.11.16 / 20 H
Cie Ioannis Mandaounis
ApersonA (2014, 55')

Aujourd’hui, le mot, écrit, parlé, mailé, « smsé » ou twitté, est sacré. Il peut tout ou, en tout cas, il peut beaucoup. Oui mais, rétorque Ioannis Mandaounis, le corps aussi est un langage puissant dont on néglige souvent la portée. Nos gestes et nos attitudes racontent parfaitement notre intériorité, ce monde secret qui échappe à la convention. Dans *ApersonA*, comme dans toutes les pièces qu’il a créées depuis qu’il a fondé la Compagnie Projet 11 avec Fabrice Mazliah en 2009, le danseur genevois d’origine grecque travaille assidûment à l’observation et à la restitution de cette expression sans paroles. Le corps apprivoisé, cultivé, théâtralisé, mais aussi le corps qui prend la tangente, qui fuit et s’émancipe en quête de liberté. Ou encore le corps qui cède, renonce, se disloque, comme affolé. Le corps, ce grand bavard, sourit Ioannis Mandaounis, diariste raffiné de notre humanité.

ApersonA est une pièce farceuse que le chorégraphe a créée en 2014 avec l’Italienne Elena Giannotti, grande improvisatrice de la danse et ancienne interprète de Rosemary Butcher pendant dix ans. Une pièce sans paroles et sans musique, si ce n’est un air sifflé et chanté. Une pièce cache-cache qui oscille sans cesse entre le monde brut, spontané et le monde des idées, ultra référencé. Et ce cache-cache est installé d’entrée. Alors que, à tour de rôle, les danseurs prennent des poses théâtrales et figées exprimant des émotions premières – la peur, le dégoût, le doute, la tristesse, la honte, etc. –, un éclairage dont l’intensité varie, les met en lumière, puis les oublie. On les voit, on ne les voit plus, ils s’affichent, ils s’effacent. Manière habile d’introduire le fil rouge de la soirée : l’idée que notre perception est toujours imparfaite, toujours influencée par une projection personnelle et des facteurs extérieurs.

Une fois que les deux artistes ont posé les termes du contrat – le corps comme lieu d’expérience et support de projection –, ils enchaînent une série de gestes et d’actions qui racontent avec gourmandise nos élans, nos manquements, nos envies et nos frustrations. Non plus à travers le mime, comme dans la première scène. Mais *via* la suggestion. Ils bougent tels des pantins désarticulés qui cherchent leur équilibre. On pense à nos moments d’épuisement où le corps ne semble plus répondre présent et où il faut pourtant continuer à avancer. Ils s’agenouillent et font mine de mixer un air sur une platine invisible, avant de fixer le sol comme percutés par une vérité. On se revoit affairés et subitement happés par un éblouissement surgi du néant.

Ce lexique d’attitudes décalées et de gestuelle déliée renvoie aussi à des groupes plus précaires de la société : les personnes âgées, handicapées, les gens déclassés. Mais le mouvement n’est jamais arrêté. Toujours, le geste est relancé, projeté ailleurs sur le plateau et dans le récit que l’on se fait, jamais il n’est enfermé dans une illustration lisible et arrêtée. Il est aussi là, le talent de Ioannis Mandaounis, déjà démontré dans *Twisted Pair*, vu au Théâtre de l’Usine, à Genève, en 2013 : passer de l’expérimental sérieux au doux délire décomplexé. Il y a une légèreté dans sa manière de tisser son spectacle qui rappelle sa légèreté de danseur, excellent et précis, un danseur formé au Conservatoire de Paris et qui a fait merveille dans le Nederlands Dans Theater puis dans la prestigieuse Forsythe Company.

Mais que dit-il, lui, de cet *ApersonA* qui tourne depuis plus d’une année ? Le chorégraphe explique que, pour cette pièce, il s’est inspiré du « récitatif qui signifie la partie d’une œuvre instrumentale dont la fonction est descriptive ou dramatique ; et, dans la musique dramatique, d’un chant librement déclamé dont la ligne mélodique et le dessin rythmique suivent les inflexions naturelles de la phrase parlée ». Transposé en danse, le récitatif devient une envie de « créer un dialogue entre le corps, la voix, le déroulement d’une histoire, le rôle et le visuel ». L’objectif ? « Communiquer des émotions à un public le plus directement possible. » Grâce à la qualité inventive et expressive de ce couple de danseurs, les spectateurs accomplissent un formidable voyage intérieur.

Marie-Pierre Genecand est critique au *Temps* et à la RTS.



ApersonA, Elena Giannotti et Ioannis Mandaounis. © Zoé Dumont







Uli Sigg. Courtoisie Collection Sigg. © DR

Les nombreuses vies d'Uli Sigg

Collectionneur, sportif de haut niveau, entrepreneur et ambassadeur de l'art contemporain chinois. — Par Kathleen Buehler

● ÉVÈNEMENT

LUNDI 24.10.16 / 19H
Uli Sigg

Conférence organisée en coproduction avec le Centre Pompidou

Grande salle, Forum -1, place Georges Pompidou, 75004 Paris

Remerciements à Valentine Meyer



■ On a l'impression qu'il faudrait plus d'une vie pour passer en revue tout ce qu'a réalisé jusqu'ici l'entrepreneur et collectionneur d'art Uli Sigg. À la fin des années 1970, il débarque en Chine avec le fabricant d'ascenseurs Schindler, au moment où le gouvernement de Pékin invite les entreprises du monde entier à créer des *joint ventures*. Sous la direction d'Uli Sigg, Schindler sera la première entreprise à monter un projet de participation.

C'est à peu près à la même époque qu'on peut situer la naissance de l'art contemporain chinois, qui s'exprime cependant principalement dans la clandestinité. Uli Sigg n'a aucune chance de le découvrir, premièrement parce que les étrangers ne peuvent pas se déplacer librement en Chine, deuxièmement parce qu'il n'y a pas encore

de galeries, de musées ou de maisons de ventes aux enchères qui l'exposent. C'est seulement au début des années 1990, lorsqu'Uli Sigg retourne à Pékin comme ambassadeur de Suisse, qu'il peut satisfaire sa curiosité pour cet art nouveau. En fin connaisseur, il se rend rapidement compte que les œuvres, qui commentent l'une des périodes les plus passionnantes de l'histoire de la Chine, sont fragiles ; pour éviter qu'elles ne dépérissent, mais aussi pour permettre qu'elles trouvent leur public, il faut les collectionner à grande échelle.

Collectionner puis donner

Ancien sportif de haut niveau, Uli Sigg est au bon endroit au bon moment. Avec des moyens relativement modestes, il acquiert un ensemble d'œuvres représentatives de l'art contemporain chinois dont certaines pièces remontent aux années 1970. Comme, à l'époque, aucune institution ne s'intéresse à cet art, Uli Sigg se charge lui-même de constituer une large collection digne d'un musée et réunit des œuvres de tous les styles et de toutes les conceptions. Son engagement va cependant plus loin. Il fait venir en Chine de célèbres commissaires d'exposition comme Harald Szeemann et Hans-Ulrich Obrist afin qu'ils prennent connaissance du nouvel art chinois, et c'est en partie grâce à lui que la Biennale de Venise commence à exposer des artistes chinois en 1999.

En outre, il crée le prix des jeunes talents et critiques d'art, Chinese Contemporary Art Award (CCAA), afin de susciter en Chine un débat autour de l'art contemporain. Rapidement, il devient un intime, voire un ami, de nombreux artistes, dont Ai Weiwei, et il leur sert en Occident de conseiller sur le marché de l'art et dans l'univers des expositions. Il continue de se rendre plusieurs fois par an en Chine, visite des ateliers d'artistes et des expositions, et poursuit sa collection avec la même passion.

En 2004, grâce à son entremise, Bernard Fibicher organise au musée de Berne la première exposition institutionnelle consacrée à Ai Weiwei et, en 2005, est inaugurée à Berne et à Holderbank la première exposition donnant un aperçu de la collection d'Uli Sigg, intitulée *Mahjong*. Cette exposition, conçue par Bernard Fibicher et Ai Weiwei, qui est présentée en tournée pendant presque quatre ans, fait date. Le catalogue devient un ouvrage de référence et les œuvres des artistes sont ensuite négociées sur le marché de l'art. De toutes parts, on loue la qualité, l'éloquence et l'érudition de la collection. Les artistes chinois sont enfin pris au sérieux et leurs œuvres sont abordées avec l'intérêt et l'estime qu'elles méritent.

Un succès qui, en 2012, décide Uli Sigg à faire don à un musée chinois de la collection présentée à l'exposition *Mahjong*. Ainsi pourra-t-elle être exposée de façon permanente et trouver sa pertinence et son éloquence au pays dont elle illustre la culture. Le nouveau musée de Hong Kong pour la culture visuelle M+ – un bâtiment des architectes Herzog & De Meuron qui doit ouvrir ses portes en 2019 – apparaît comme le lieu idéal. La Collection Sigg y sera la pièce maîtresse. Uli Sigg gardera le reste de sa collection à titre privé.

En 2016, avec le début d'une canonisation de l'art chinois contemporain et le dégonflement de la bulle financière sur le marché asiatique de l'art, une nouvelle étape est franchie. La vie de Sigg l'entrepreneur et le collectionneur fait l'objet d'un film, et une nouvelle exposition, *Chinese Whispers*, organisée à Berne au Kunstmuseum et au Centre Paul Klee, bat tous les records. Avec près de cent mille visiteurs et le troisième tirage du catalogue, l'art chinois contemporain semble avoir trouvé son public. ■

Kathleen Buehler est conservatrice en art contemporain au Kunstmuseum de Berne, commissaire de *Chinese Whispers*.

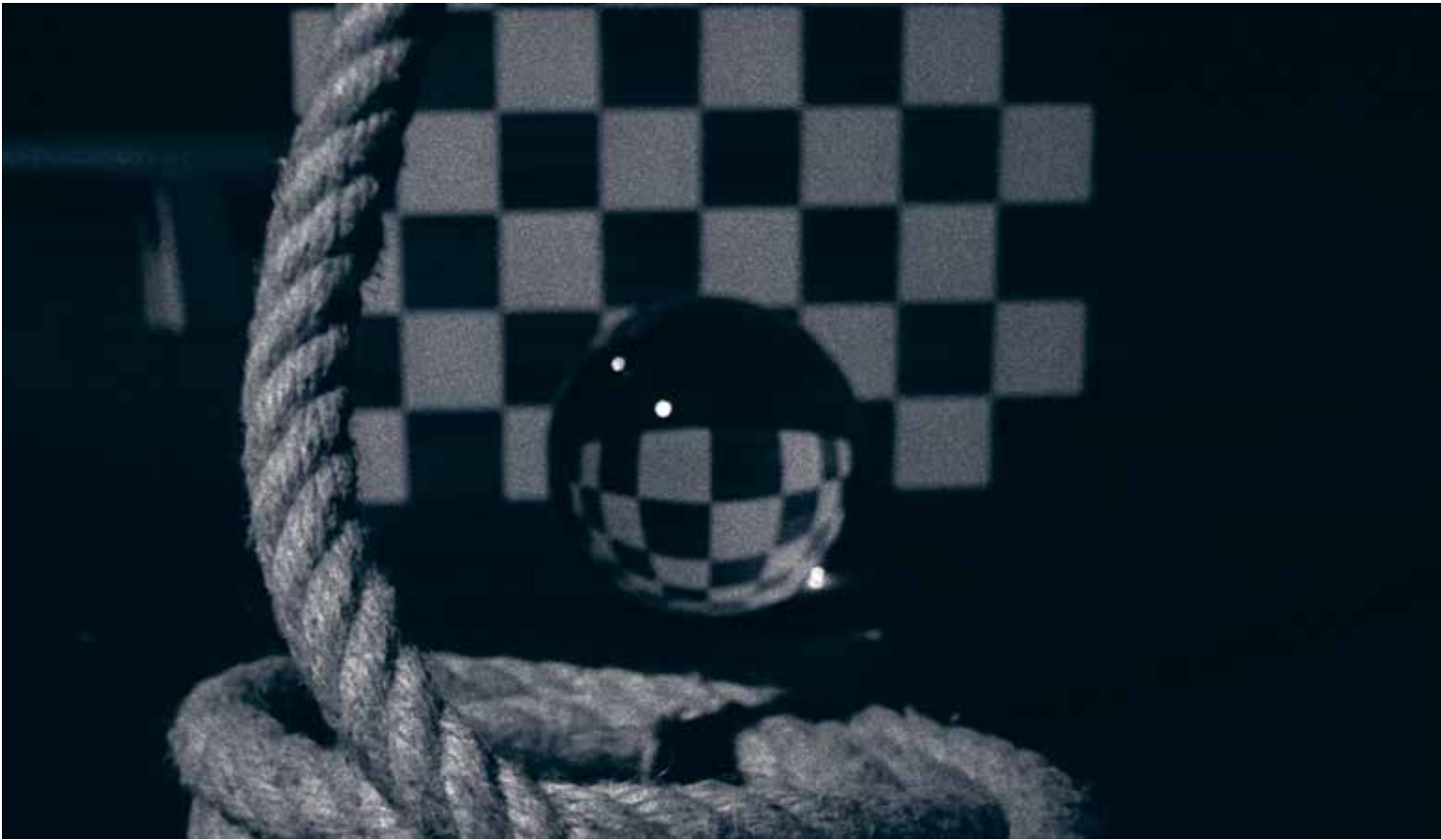


Image extraite de la vidéo *The Objects*, 2009, de Ulla von Brandenburg. Courtoisie de l'artiste et Art: Concept, Paris

Attitude Dada

À l'occasion des 100 ans de Dada, le CCS propose une soirée de projections et de débats autour de l'esprit Dada d'hier et d'aujourd'hui.

— Par **Juri Steiner**

• CINÉMA

VENDREDI 21.10.16 / 20 H

Films d'esprit Dada

Soirée programmée par Juri Steiner, commissaire de la manifestation Dada 100 à Zurich.

- > projections
- Marcel Duchamp, *Anémic cinéma* (7', 1925)
- Ulla von Brandenburg, *The Objects* (4'45'', 2009)
- Man Ray, *Emak Bakia* (15', 1926)
- Laure Prouvost, *How to Make Money Religiously* (17'38'', 2014)
- Abigail Yue Wang, *Lepus* (4'57'', 2015)
- Bea Haut, *Defenestration* (4'48'', 2015)

> table ronde
Avec John Canciani (directeur, Internationale Kurzfilmtage Winterthur), Aline Juchler (curatrice, Internationale Kurzfilmtage Winterthur), Jonathan Pouthier (conservateur, Centre Pompidou) autour de l'esprit Dada hier et aujourd'hui.

Introduction et modération : Juri Steiner

■ En s'adonnant à leur démolition sémantique créatrice, les dadaïstes réunis il y a un siècle autour de Hugo Ball et d'Emmy Hennings au Cabaret Voltaire de Zurich ont fait des expériences limites non seulement esthétiques, mais aussi existentielles. Au-delà de la destruction de la forme et du langage, ils ont trouvé de nouveaux gestes initiaux qui continuent plusieurs disciplines artistiques aujourd'hui.

Mais le dadaïsme n'était pas seulement l'apanage du Cabaret Voltaire. Les dadaïstes zurichois comme Tristan Tzara, Hans Arp ou Richard Huelsenbeck se sont volontairement inscrits dans une démarche internationale. Au début des années 1920, le dadaïsme, véritable locomotive de l'avant-garde, est un mouvement clairement cosmopolite.

Trouvailles cinématographiques

Le dadaïsme n'est pas un style, mais une attitude. Il réagit à la folie du temps par d'apparentes absurdités et accompagne l'avènement du monde moderne de l'information simultanée, de la presse illustrée, de la radio et du cinéma. Le septième art intéresse particulièrement les dadaïstes. Dans leurs films se fondent la vie et l'art, l'hyperréalité et l'abstraction, la feinte et le jeu. Tout disparaît dans la réalité immatérielle et scintillante de la salle de projection. De nombreuses trouvailles de mise en scène et les techniques de montage aventureuses du cinéma dadaïste font aujourd'hui partie des canons du film expérimental.

En novembre 2015, les Journées du court-métrage de Winterthur ont initié un dialogue entre dadaïsme

et temps présent. Pour le coup d'envoi des festivités organisées à l'occasion du centième anniversaire du dadaïsme, on s'est proposé de questionner les rapports entre les films des dadaïstes et ceux de réalisateurs contemporains. La question était : quelles sont les caractéristiques d'un film dadaïste ?

En mai 2016, les recherches se sont poursuivies à l'Institute of Contemporary Arts de Londres. Des films de Marcel Duchamp, Oskar Fischinger, René Clair, entre autres, ont été mis en regard d'œuvres expérimentales des cinquante dernières années comme *How to Make Money Religiously* de Laure Prouvost (2014).

Bagarre et débat

Tantôt ces films ont des ressemblances formelles, tantôt ils se rejoignent dans l'esprit. Parfois, le sujet traité aurait probablement réjoui les dadaïstes, comme la bagarre dans un pub londonien mise en scène de manière chorégraphique par Miranda Pennell. À Winterthur comme à Londres, on a abordé la question de l'héritage du film dadaïste dans des débats organisés après les projections.

Lors de la troisième étape, à Paris, sera présenté le meilleur de ces films celluloïd et numériques dans un programme d'une heure, et l'on parlera ensuite du cinéma dadaïste, qui est tout sauf anémique. Car malgré des titres laconiques comme *Entr'acte* ou *Emak Bakia* (« Laisse-moi tranquille »), le calme n'est certainement pas l'objectif de ces courts-métrages. ■

Juri Steiner est commissaire d'expositions et spécialiste du mouvement Dada.

Dix-huit jeunes auteurs pour un seul roman

Le collectif d'écrivains L'AJAR a donné vie à la romancière suisse Esther Montandon. — Par **Isabelle Rüf**

• LITTÉRATURE

LUNDI 26.09.16 / 19 H

L'AJAR

L'AJAR – Association de jeunes auteur-e-s romandes et romands – est un collectif créé en janvier 2012. Ses membres partagent un même désir : explorer les potentialités de la création littéraire en groupe. Les activités de L'AJAR se situent sur la scène, le papier ou l'écran. *Vivre près des tilleuls* est son premier roman.

En partenariat avec la Maison de la Poésie

Passage Molière, 157, rue Saint-Martin, Paris 3^e



■ En août 2016 est sorti chez Flammarion *Vivre près des tilleuls*, de la Suisseuse Esther Montandon (1923-1998). La romancière est une création de L'AJAR – Association de jeunes auteur-e-s romandes et romands. Le collectif s'est amusé à inventer un concentré de littérature suisse francophone : il a doté cette créature d'une œuvre, d'une biographie – forcément secrète et douloureuse – et d'un opus posthume qui dépasse largement le canular, puisqu'un grand éditeur français s'y est intéressé. Soucieuse de promouvoir la littérature romande, L'AJAR s'est rendue jusqu'au Québec pour présenter la trop méconnue Esther Montandon, qui aujourd'hui part à la conquête de la France.

Fondée en 2012, L'AJAR se manifeste par toutes sortes d'activités littéraires et ludiques – lectures, performances – lors de Salons et autres festivals et fêtes du livre, et par des publications. Mais le collectif n'aliène nullement la spécificité de ses membres qui élaborent chacun son œuvre en toute indépendance.

L'AJAR compte aujourd'hui dix-huit membres, de moins de 35 ans. Ils représentent les forces vives de la littérature romande. Parmi eux, Anne-Sophie Subilia,



Aude Seigne, Bruno Pellegrino et Matthieu Ruf ont publié des ouvrages qui tiennent du récit de voyage et du roman de formation. Sébastien Meier se spécialise dans le polar. Arthur Brügger et Guy Chevalley créent des univers d'un réalisme étrange et troublant. ■

Isabelle Rüf collabore comme critique littéraire à la rubrique culturelle du quotidien *Le Temps*.

Le barde du romanche et du suisse allemand

Un jeune auteur qui sait faire chanter les langues à l'oral et à l'écrit. — Par **Isabelle Rüf**

■ Des cailloux qui roulent dans un torrent de montagne, le rythme des troupeaux qui descendent de l'alpage : de la langue d'Arno Camenisch émane une musique très particulière.



Arno Camenisch. © Janosch Abel

Il parle le romanche de son enfance, cette langue nationale suisse – romane mâtinée d'allemand, en voie de disparition : il est né en 1978 à Tavanasa dans le canton des Grisons. Son autre langue, c'est le suisse allemand, avec des bribes d'italien, de portugais, de français. Son premier livre, *Sez Ner* (2009), est paru en français, aux éditions d'en bas, en édition trilingue, grâce à la virtuosité de la traductrice Camille Luscher. Depuis ce récit sans folklore de la vie des bergers sur l'Alpe, il parcourt le monde avec ses livres qui disent la vie des villages qui se dépeuplent. On l'a vu à Hong Kong, Moscou, Buenos Aires, New York. Des poètes écossais se sont trouvé des affinités avec cette langue de création qui sait profiter de la musicalité de toutes celles que l'auteur rencontre. Ses livres sont traduits dans une vingtaine de langues. Ses lectures, au sein du collectif « Bern ist überall » ou en solo, sont de véritables performances. *Derrière la gare* est un récit d'enfance sans nostalgie. *Ustrinkata* se déroule pendant la dernière soirée d'un bistrot de village. Depuis, l'auteur enchaîne les publications : il les écrit en allemand, en romanche, dans un idiome qui est le sien, et qu'il confronte aux langues du monde, toujours « on the road ». ■

Isabelle Rüf

Nature Boy

Pour les 10 ans de son trio, Marc Perrenoud propose une méditation sur l’univers. — Par Elisabeth Stoudmann

• MUSIQUE

JEUDI 29.09.16 / 20 H
Marc Perrenoud Trio

■ Avec la parution consécutive de *Hamra* (en solo) et de *Nature Boy* (en trio), l’année 2016 est synonyme pour Marc Perrenoud de période créative intense et de plénitude. Si *Hamra* est un clin d’œil intimiste, écrit sous l’impulsion d’un coup de foudre, *Nature Boy* est un opus placé sous le signe de la nature. Largement composé pendant l’été 2015, en pleine crise des migrants, *Nature Boy* est une méditation sur le thème de l’univers : univers grandiose qui porte l’homme et lui permet de se transcender, mais univers qui peut aussi l’écraser, sans même s’en rendre compte.

Marc Perrenoud y évoque ainsi la mer, la montagne ou le ciel dans un style caractéristique, marqué par son jeu puissant, ses cascades vertigineuses de touches blanches et noires et ses harmonies subtiles. La jouissance est toujours là, omniprésente, mais elle est désormais traversée de moments très sombres, comme sur ce *Overseas* à la contrebasse angoissante et aux déflagrations de piano et de percussions. Le morceau-titre *Nature Boy*, standard de Nat King Cole, offre une touche aérienne bienvenue à cet album qui consacre les 10 ans de carrière du trio constitué de Cyril Regamey (batterie)

et de Marco Müller (contrebasse). « Je propose toujours au moins un standard sur mes albums. Le jazz se définit comme un genre qui privilégie l’improvisation, la prise de risques et la relecture de classiques. Réinterpréter des standards est une façon de réaffirmer ma façon de faire du jazz », explique Marc Perrenoud. ■

Elisabeth Stoudmann est fondatrice du magazine *Vibrations* et du blog swissvibes.



Marc Perrenoud Trio.

• PHOTOGRAPHIE

VENDREDI 11.11.16 / 20 H
La post-photographie, un nouveau paradigme ?

Soirée menée par Duncan Forbes, directeur du Fotomuseum Winterthur, avec les artistes nommés pour le nouveau Post-Photography Prototyping Prize – ou « P3 » – du Fotomuseum Winterthur, soutenu par la Fondation Julius Baer : Faith Holland, Brenna Murphy, Simen Musæus, Mario Santamaría et Maximilian Schmoetzer.

En partenariat avec le Fotomuseum Winterthur, à l’occasion de Paris Photo

La « post-photographie », nouveau paradigme ?

La photographie change rapidement, offrant aujourd’hui d’étonnantes possibilités créatrices. — Par Duncan Forbes



© Faith Holland

■ Comme tous les propriétaires de smartphones ou de tablettes le savent, la pratique photographique est de plus en plus « distribuée » sur différents supports. La photographie est devenue en premier lieu un algorithme exploitant le traitement de données et le réseau. Le photographe d’aujourd’hui dispose d’une large palette de plates-formes (le plus souvent des écrans) et est influencé par la fusion de l’image statique (la photo) et mobile (le film). Cette évolution a ouvert la porte à de nouvelles formes artistiques captivantes que l’on peut qualifier de « post-photographiques ».

Tout est possible

Parmi les caractéristiques de la pratique « post-photographique » figurent l’utilisation des possibilités circulaires de l’image numérique, l’importance des stratégies d’adoption ou d’appropriation et un intérêt pour des processus de figuration numérique, parents des arts graphiques. D’un point de vue social, la « post-photographie » échappe aux catégories professionnelles habituelles et englobe des artistes qui travaillent avec des supports visuels et des technologies de développement variés. ■

Duncan Forbes est directeur du Fotomuseum Winterthur.

Le graphisme suisse excelle

Avec l’architecture, le graphisme reste un « label » suisse de référence. — Par CCS



© Mathilde Agius

■ Depuis 1997, l’Office fédéral de la culture attribue chaque année le prix Les plus beaux livres suisses et organise une tournée européenne des ouvrages primés. Étape très prisée, l’exposition à la librairie du Centre culturel suisse offre la possibilité de venir toucher, feuilleter, examiner et admirer ces livres d’exception

publiés en 2015. Cette année, le jury présidé par le graphiste genevois Gilles Gavillet a récompensé dix-huit livres, parmi lesquels se trouve un livre qui aura une saveur toute particulière pour les visiteurs du CCS : *30 ans à Paris*. Pour ceux qui auraient manqué l’information, cet ouvrage de près de 400 pages, retrace depuis les débuts du CCS tous les événements – expositions, concerts, spectacles, conférences... – passés par les murs du 38, rue des Francs-Bourgeois.

Ce « quid » du CCS est complété par une discussion entre les différents directeurs qui se sont succédé, et par une série de trente portraits d’artistes suisses dispersés aux quatre coins du monde, dont Christoph Marthaler, Ursula Meier, Miriam Cahn, Robert Frank, Alexandra Bachzetsis ou encore Thomas Hirschhorn. Le tout est magnifiquement mis en page par Ludovic Balland qui, cerise sur le gâteau, a reçu par la même occasion le prestigieux Prix Jan Tschichold qui honore depuis 1997 une personnalité dont les réalisations sont remarquables dans le domaine de la conception graphique du livre. ■

CCS

• EXPOSITION

23.09 – 04.12.16

Les plus beaux livres suisses 2015

Vernissage en présence de Mirjam Fischer, membre du jury et responsable des publications aux Museum für Gestaltung de Zurich.

L’espace entre les pierres

La comédienne neuchâteloise Emilie Blaser s’entoure d’artistes suisses et français pour faire revivre deux lieux « suisses » emblématiques de Paris.

— Par Daniel Vuataz

• THÉÂTRE

MERCREDI 07
ET JEUDI 08.12.16 / 20 H

Emilie Blaser /
La Distillerie Cie
Les petites agonies urbaines (création, 30’)

Conception (écriture, vidéo, interprétation) : Emilie Blaser, Pierre Lepori, Aurélien Vernhes-Lermusiaux

Soutiens : Ville de Neuchâtel, République et canton de Neuchâtel, Fondation Nestlé pour l’Art, Fondation Andrée Jéquier

■ Paris, ville-musée ? Pas pour qui sait déchiffrer son riche palimpseste architectural. Les arrière-cours de la capitale cachent des perles de délabrement, des splendeurs de jardins empierrés, bref, tout ce que le photographe Michel Denancé appelait, dans un livre de 2005, les « petites agonies urbaines ».

La question du lien entre architecture et théâtre constitue la base du travail d’Emilie Blaser. Lorsque le canton de Neuchâtel lui offre une résidence de six mois à la Cité des arts, la comédienne décide d’y poursuivre ses fouilles de l’espace collectif. Sa proposition : créer deux formes artistiques dans l’enceinte de deux bâtiments « suisses » emblématiques de Paris.

Première étape : investir la parcelle intérieure du 17, rue des Suisses, bâtiment conçu par les Bâlois Herzog & de Meuron en 2001. Un lieu utopique, presque un village à interroger, entre façades ondulantes, végétation luxuriante et tronçons de murs anciens. L’auteure Marion Aubert et le musicien Chapelier Fou l’y rejoindront. Seconde étape : qu’y avait-il au 32-38, rue des Francs-Bourgeois, il y a trente et un ans ? Un hôtel particulier s’enfonçant dans le Marais. Le Centre culturel suisse a aujourd’hui le même âge qu’Emilie Blaser ; le temps d’une performance à laquelle collaborent Pierre

Lepori (texte) et Aurélien Vernhes-Lermusiaux (vidéo), les fantômes de l’hôtel Poussepin réapparaîtront entre les pierres du CCS. ■

Daniel Vuataz est auteur et membre du collectif L’AJAR.



Emilie Blaser. © Raphaël Bilbeny



Portrait de Vanni Bianconi par Sergio Voci

À la frontière des mots

« Drôle, audacieux, vif d’esprit et pétri de contradictions merveilleuses », c’est ainsi qu’un de ses collaborateurs décrit Vanni Bianconi.

—— Par Dominique Le Gendre

■ Le poète suisse italien Vanni Bianconi, directeur artistique du festival Babel, me montre sur son iPhone sa rencontre avec un ours. Intrigué par la vue de trois petits ours qui cherchaient à manger dans des poubelles,

derrière la maison où il séjournait dans le New Hampshire, il descend les marches du balcon surplombant la forêt dense, son téléphone à la main pour mieux les filmer en action, tout en gardant un œil sur la maman ours cachée derrière les arbres. Brusquement, la maman ours se redresse sur ses pattes arrière, renifle autour d’elle et bondit dans la direction de cette odeur humaine qui se trouve à deux mètres de ses petits. Le film s’arrête.

Bianconi raconte cet incident avec la plus grande admiration pour le mélange d’élégance, de vitalité et de force primaire déployées par la maman ours. En écrivant ce portrait de Bianconi, je me rends compte que lui aussi est doté de ces mêmes qualités et je réalise que les êtres humains, avec toutes leurs contradictions, reflètent les paysages de leurs pays d’origine tout en incarnant les idéaux éthiques de ces pays ; soit un ensemble d’optimisme inventif et de pragmatisme lucide.

Né à Minusio, Locarno, le poète m’annonce avec un grand sourire provocateur qu’il est un spécimen rare de pur « Ticinese » ; ses parents viennent de deux vallées très différentes ; son père, de la vallée Verzasca et sa mère, de la vallée de la Léventine. Et voilà qu’en décrivant la vallée ardue de son père, le poète souriant aux oreilles poilues comme un troll, se transforme en un conteur extraordinaire : son arrière-grand-mère, si pauvre qu’elle se nourrissait uniquement d’herbes bouillies dans cette vallée aride, accoucha seule dans sa cabane d’un fils qui, dans sa jeunesse, partit pour les États-Unis d’Amérique afin de gagner sa vie comme cow-boy et retourna dans sa vallée avec, pour seul butin, un recueil de l’œuvre complète de Byron.

Les contes et leur narration sont le cœur battant et la force vitale de Vanni Bianconi. Il tient cela de ses parents, tous deux enseignants, qui lui ont transmis cette passion pour la lecture et la tradition orale, et lui ont appris à tenir un journal dès l’âge de 12 ans. De son enfance, il se souvient des contes qui lui furent transmis oralement, en dialecte, par la poétesse aveugle Alina Borioli, originaire d’Ambri, le village de la mère de Vanni Bianconi, et qui jusqu’à ce jour fait partie intégrante de sa vie. C’est cette force vitale qui l’a inspiré dans son

rôle de directeur artistique visionnaire du festival Babel au cours de ces dix dernières années. Qu’il soit en famille, avec ses amis ou avec ses collègues, Bianconi anime ses anecdotes avec tout son corps, transforme le train-train quotidien en une série de contes et de métaphores qui émerveillent, reflètent sa curiosité, son humour et son sens aigu de l’observation. Le langage, la traduction, les frontières, les racines, l’identité, les dialectes et la diversité sont les éléments vitaux du concept de l’hospitalité linguistique exprimé par Vanni Bianconi et son équipe à travers le festival Babel. Le poète pratique ce qu’il prêche ; la frontière entre la vie personnelle et le travail est ouverte et fluide, et chaque rencontre est une invitation à partager son hospitalité généreuse au sein d’un chœur de multilinguisme.

Le festival fête son dixième anniversaire cette année et, dans quelques jours, son édition londonienne, ainsi

que le premier magazine web multilingue mondial, *Specimen*, seront lancés.

C’était sous forme de défi qu’on avait proposé à Vanni Bianconi de créer un festival pour Bellinzzone et c’est ainsi que Babel est né. Fabio Casagrande, de la maison d’édition familiale de Bellinzzone, a lui-même proposé ce défi au jeune Bianconi qui y travaillait comme stagiaire. Bianconi reconnaît le courage de cette maison d’édition, qui réussit à traverser la frontière suisse pour prendre sa place sur le marché italien.

Pour Bianconi, qui avait à peine terminé ses études universitaires à Milan, les métaphores qui ont donné corps au festival de Babel viennent de son attirance naturelle pour le multilinguisme, en tant que Suisse Italien, ainsi que de cette citation d’Umberto Eco « La langue de l’Europe c’est la traduction » Le festival permet de reconnaître un art négligé et met en évidence une discussion intime et compliquée avec les écrivains, que seuls les traducteurs peuvent tenir. Les écrivains sont aussi considérés comme des

traducteurs, au sens figuré et littéralement, car ce sont eux qui présentent la langue et la culture qui lui est inhérente. Patrick Chamoiseau, écrivain martiniquais qui traduit la langue française en créole et invité de Babel lors de l’édition Antilles de 2014, représente ce type d’auteur-traducteur. De ce point de vue, Babel a pu éviter les excès d’intellectualisme, les banalités touristiques et les biographies journalistiques qui sont monnaie courante de beaucoup de festivals littéraires.

Délicieuse revanche

Dans une ambiance conviviale et chaleureuse, Babel présente des conversations entre écrivains et traducteurs de manière à inclure le public dans une discussion qui se base sur une lecture intime du texte. Un écrivain a tendance à révéler davantage dans une conversation sur des détails linguistiques très spécifiques, qu’il ne le ferait sur une question plus générale. Les questions que peuvent avoir les traducteurs sont rarement posées par les autres. Par conséquent, l’écrivain se trouve plus engagé dans une discussion fraîche, spontanée et mutuelle. Bianconi reprend son grand sourire en se souvenant de la délectation éprouvée par certains traducteurs lorsqu’ils ont l’occasion de prendre leur revanche sur leurs écrivains en posant des questions de traduction particulièrement compliquées.

Lorsqu’il raconte l’organisation des diverses éditions du festival, Bianconi donne à chaque parole une précision qui est loin des définitions populistes. Les frontières ne représentent pas des barrières pour empêcher l’entrée, comme le suggèrent aux visiteurs les Châteaux de Bellinzzone. Pour Bianconi, l’accueil linguistique que propose Babel fait partie intégrante de Bellinzzone, de même que n’importe quelle autre ville frontalière aurait le pouvoir d’unir ou de séparer. Le festival Babel accueille une langue et une culture permettant au public d’abandonner les stéréotypes et de découvrir, à travers la traduction et le langage, une réalité insoupçonnée. Chaque édition du festival se prépare sur une année entière avec une équipe de collaborateurs dévoués avec qui Bianconi partage toutes ses réflexions, ses idées et ses propositions. Avec modestie et autodérision, cette préparation lui donne l’impression d’être un pauvre type sur une pente raide. Il avoue que les auteurs eux-mêmes lui ont souvent évité de tomber dans des pièges tendus et lui ont même permis de découvrir d’autres écrivains exceptionnels de telle langue ou de telle édi-

« On a tantôt envie de l’embrasser, tantôt envie de l’étrangler et souvent les deux en même temps. »

tion mise en évidence ; il s’agit d’écrivains dont le style est difficile pour le lecteur moyen occidental et qui sont donc moins favorisés par les grosses maisons d’édition des pays occidentaux.

Amis de la poésie

Dans l’équipe de Babel, on compte son ami d’université, lui aussi poète, Matteo Campagnoli, qui y travaille depuis les tout débuts. Campagnoli décrit la préparation du festival : « C’est Vanni qui choisit la langue et la culture qu’on accueillera à l’occasion de chaque édition, mais il me parle toujours de ses choix et de ses préférences, surtout quand il a des doutes, et je lui donne mon opinion. C’est pareil pour tout ce qu’il doit rédiger pour le festival, pour les présentations. Il prépare une première esquisse, me l’envoie et on y travaille ensemble. En tant que directeur artistique, c’est lui qui a le dernier mot, mais je peux dire qu’il est rare qu’on ne soit pas d’accord et, la plupart du temps, on s’amuse énormément. C’est un ami fidèle

et exigeant, qu’on a tantôt envie d’embrasser, tantôt envie d’étrangler et souvent les deux en même temps. »

Ayant beaucoup traversé de frontières cette année, Vanni Bianconi est reconnaissant de pouvoir présenter son festival à Bellinzzone, maintenant qu’il partage son temps entre Londres et le Tessin. Le festival bénéficie d’un soutien fidèle et régulier de la part d’organisations, de sponsors, de volontaires à tous les niveaux, et surtout de la part du comité de soutien. Son président, Paolo Agustoni, en témoigne chaque année à l’ouverture du festival, qui attire un public régulier du Tessin et des curieux qui viennent de loin pour découvrir la langue mise à l’honneur. L’édition de 2013 autour de l’Afrique francophone avait reçu le plus large public jusqu’alors. Cette année même, le festival a été honoré du prix littéraire suisse pour la traduction et la médiation littéraire ainsi que le prix spécial du Jury.

Sauce anglaise

Lorsqu’on demande à Vanni Bianconi de citer son édition préférée, il répond instinctivement que « Chaque édition est différente et on découvre chaque année quelque chose de nouveau. » La première année, l’édition hongroise fut un peu lugubre et le musicien invité, András Keller, fut convaincu qu’il se faisait kidnapper par des brigands gitans alors qu’il s’agissait de deux amis de Bianconi, qui s’étaient dévoués pour aller le chercher à l’aéroport, tard dans la nuit, dans une vieille Mercedes Benz blanche de 1981 ! Par contre l’année suivante, l’année des Balkans fut joyeuse, spontanée et complètement farfelue.

L’édition londonienne de Babel aura lieu à l’incontournable théâtre Wilton’s Music Hall. C’est un pub du XVIII^e siècle, transformé en salle de spectacle populaire de l’East End de Londres et Bianconi est visiblement ravi que son festival s’y tienne. Cette édition expérimentale à Londres, aussi excitante qu’elle soit, met nettement en évidence la valeur du soutien de Bellinzzone. Car loin des côtes alpines, toutes les difficultés inhérentes à un festival se multiplient et il y a moins d’aide à portée de main. Néanmoins, l’équipe fidèle arrive ces jours-ci à Londres et l’esprit de Babel avec son accueil chaleureux s’apprête encore une fois à traverser les frontières. ■■

Dominique Le Gendre est compositrice, productrice de musique et codirectrice artistique de la compagnie StrongBack Productions à Londres.

Vanni Bianconi en quelques dates

1977 : Naissance à Locarno.

1997 : Entre à l’université Statale de Milan où il suit les séminaires de poésie avec Michael Dinghy et Derek Walcott.

2004 : Publication de sa première collection Faura dei Morti par l’édition Marcos y Marcos dans Ottavo quaderno Italiano.

2006 : Première édition de Babel à Bellinzzone.

2008 : Sortie de son premier livre *Ora prima, Sei poesie lunghe* publié par l’édition Casagrande.

2009 : Lauréat du prix Schiller pour *Ora Prima*.

2012 : Deuxième livre, *Il passo dell’uomo* est publié par l’édition Casagrande.

2016 : *Il passo dell’uomo* est sélectionné pour le Prix du Poète Européen de la Liberté.

Illustrateur

Sergio Voci est né en 1975 en Afrique, de parents italiens qui voyageaient beaucoup pour leur travail.

Il suit des études de philosophie à Milan mais les abandonne très vite pour se consacrer à la peinture. Tenant à ne pas passer par des galeries, il vend ses peintures directement à ceux qui souhaitent les acheter. Sa prochaine exposition aura lieu à Bangkok à la fin de l’automne.

Chasselas Fendant Gutedel

Les vins suisses. Quel que soit leur nom,
on est au moins d'accord sur leur qualité.



À consommer avec modération

LES VINS SUISSES Suisse. Naturellement.



SWISS WINE

Fabrice Luchini

Anne Alvaro

Titeuf

Emily Loizeau

Yan Duyvendak

Yaron Herman

Josiane Balasko

Kader Attou

Le Raoul Collectif

Yasmina Reza

Feu! Chatterton

Guilherme Botelho

Emmanuelle Devos

Joël Pommerat

Dorian Rossel

Geneva Camerata

François Morel

Natalie Dessay

Aurélien Bory

Le Patin Libre

Tiago Rodrigues



Théâtre
Forum
Meyrin

forum-meyrin.ch

Genève/Suisse

VITE! J'EN PROFITE

9 CHF



Digital: accès digital illimité

L'abonnement d'essai Digital est à 9 CHF le premier mois
(puis à 29 CHF / mois sans engagement)

Contactez-nous via www.letemps.ch/abos ou au 0848 48 48 05

www.letemps.ch/abos

LE TEMPS

SAISON 2016.2017

04–21.10.2016 **LA BOUCHERIE DE JOB**
FAUSTO PARAVIDINO / HERVÉ LOICHEMOL

01–06.11.2016 **VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT**
LOUIS-FERDINAND CÉLINE / PHILIPPE SIREUIL

15–19.11.2016 **IPHIGÉNIE EN TAURIDE**
JOHANN WOLFGANG VON GOETHE / JEAN-PIERRE VINCENT

22.11–11.12.2016 **LETTRE AU PÈRE**
FRANZ KAFKA / DANIEL WOLF

13–18.12.2016 **FORBIDDEN DI SPORGERSI**
PIERRE MEUNIER

24.01–12.02.2017 **LE LEGS / L'ÉPREUVE**
MARIVAUX / JULIEN GEORGE

21–23.02.2017 **ANTIGONE**
25.02.2017 **DES ROSES ET DU JASMIN**
LE THÉÂTRE NATIONAL PALESTINIEN
ADEL HAKIM

07–11.03.2017 **COMME UNE PIERRE QUI...**
MARIE RÉMOND ET SÉBASTIEN POUDEROUX

14.03–02.04.2017
CAILLOU / LES VISAGES CACHÉS...
MYRIAM BOUCRIS

04–09.04.2017 **OÙ EN EST LA NUIT?**
WILLIAM SHAKESPEARE / GUILLAUME BÉGUIN

02–03.05.2017 **ÇA IRA (1) FIN DE LOUIS**
JOËL POMMERAT
AU BFM

la comédie^{GE}

COMÉDIE DE GENÈVE
BD DES PHILOSOPHES 6, 1205 GENÈVE
T. +41 22 320 50 01 / COMEDIE.CH

L'actualité culturelle suisse en France / Scènes / Sélection du CCS



© Pepijn Luggerink

TABEA MARTIN Field

Comment vivre ensemble, communiquer, s'aimer, s'engager et ne pas se perdre ? En cent titres de chansons d'amour, une danseuse et deux danseurs en font l'expérience. *Roméo et Juliette* de Prokofiev impose d'emblée une référence au ballet classique autant qu'au mélodrame humain. Tabea Martin a choisi humour et liberté de ton pour dire la complexité, voire l'impossibilité, du lien amoureux. Le trio danse soudé. Un duo se forme, le troisième danseur resté sur le carreau se faufile et rompt l'étreinte. *Field* est une pièce ludique et physique où l'élasticité et l'enchevêtrement des corps créent une dynamique contemporaine stimulante. **Cécile Dalla Torre Bordeaux, Globe Théâtre, les 7 et 8 octobre 2016**



© A. Donadio

HAHN ROWE, SIMONE AUGHTERLONY, ANTONIJA LIVINGSTONE Supernatural

Sur la musique concrète jouée *live* par Hahn Rowe, Simone Aughterlony et Antonija Livingstone taillent à la machette dans le bois comme dans les stéréotypes sexuels. En bûcheronnes *queer*, elles ont installé leur campement sur un sol rose fuschia. À la sueur de leur front, parfois nues, les deux performeuses plantent leur hache, fendent des souches, débitent des bûches, démontant au final les a priori sur la toute-puissance physique et sexuelle masculine. Troisième volet de *The Biofiction Trilogy*, *Supernatural* déboulonne les clichés de genre et questionne les rapports de force et de désir. **CDT Montpellier, Festival Explicit, hTh, le 25 novembre 2016**



© Augustin Reubetex

DIMITRI DE PERROT & JULIAN SARTORIUS Myousic

Le facétieux duo Zimmermann & de Perrot a fait parler de lui un peu partout dans le monde. Aujourd'hui, l'artiste sonore Dimitri de Perrot fait cavalier seul pour un projet singulier : mettre le batteur Julian Sartorius en scène. Nominé pour les Prix suisses de musique 2014, le musicien bernois a notamment joué pour Sophie Hunger et a collaboré avec l'artiste suisse Dimlité ou le pianiste de jazz Colin Vallon. Pour créer *Myousic*, de Perrot s'est mis à la place du public et s'est demandé d'où provenait la musique. En émane une installation-concert inédite, pour un musicien et une sculpture sonore. **CDT Mulhouse, La Filature, les 23 et 24 novembre 2016**



© Gregory Batardon

GUILHERME BOTELHO/CIE ALIAS Sideways Rain

Créée il y a six ans, *Sideways Rain* est une œuvre phare au dénuement extrême, évoquant l'infailibilité de la mort, le temps qui passe. Une sorte de monument de la danse par sa thématique et sa forme. Une quinzaine de danseurs y défile de jardin à cour dans un flot ininterrompu s'acheminant vers un tableau final d'une splendeur hypnotique, sans que jamais les corps ne se touchent, ni même ne s'effleurent. Observant le courant d'une rivière alors que son père était au seuil de sa vie, Guilherme Botelho s'était demandé comment transposer ce flux d'eau continu sur scène. Le chorégraphe genevois d'origine brésilienne y est parvenu avec maestria. **CDT Paris, Le Monfort, du 3 au 10 novembre 2016**



© Pila Centurero

LA RIBOT Distinguished Hits

Il y a cette pièce où La Ribot porte un petit carton autour du cou en guise de sautoir. Sur ce carton est écrit « À vendre ». La performeuse nue se glisse alors dans un siège pliant. Le lent claquement du fauteuil en bois s'amorce. Le bruit et le mouvement incessants évoquent sans appel l'acte sexuel. Debout contre un mur, La Ribot s'affale ensuite au sol et accélère la cadence du battement de chaise. Ses *Piezas distinguidas* sont au nombre de trente-quatre, composées par séries pendant dix ans, entre 1993 et 2003. Après la version anthologique *Panoramix* (2003) les regroupant en une longue performance de plusieurs heures, *Distinguished Hits* propose une nouvelle configuration de ce génial travail d'une vie. **CDT Pantin, CND, du 7 au 10 novembre 2016**



DR

DORIAN ROSSEL Voyage à Tokyo

Le Japon n'a pas fini de fasciner Dorian Rossel. Après *Quartier lointain* (2009), le metteur en scène s'intéresse à un classique du cinéma japonais. *Voyage à Tokyo* d'Ozu raconte le délitement des liens familiaux à travers la visite d'un couple de retraités auprès de leurs enfants et petits-enfants. Quittant la campagne pour la capitale, les parents y sont accueillis avec peu d'égards, seule leur belle-fille se montrant disponible et attentionnée. Par une esthétique épurée dans la droite ligne d'Ozu, Dorian Rossel et sa compagnie STT interrogent l'existence ordinaire de l'humain et la passation entre les générations. **CDT Paris, théâtre Paris-Villette, du 8 au 19 novembre 2016**



© Guillaume Perret

NATHALIE SANDOZ Le Moche

Comédie satirique de Marius von Mayenburg, *Le Moche* raconte l'histoire de Lette, brillant cerveau à l'origine d'un connecteur révolutionnaire, mais dépourvu du physique voulu pour commercialiser son produit. La chirurgie esthétique imposée par son patron lui offre une nouvelle vie de séducteur et comble son épouse. Son visage est devenu si beau qu'il est cloné à grande échelle. Troisième mise en scène de la Cie De Facto emmenée par Nathalie Sandoz, cette critique sociale désopilante pointe le formatage et la déshumanisation à outrance. Remarquablement bien affûtée, la plume de l'auteur décrit avec féroacité les dérives ultra-capitalistes. **CDT Paris, Théâtre de l'Atalante, du 4 au 29 janvier 2017**



© Roberto Betti

KARIM BEL KACEM Gulliver

On se souvient de cette célèbre scène où Gulliver, ficelé par une armada de Lilliputiens, se retrouve cloué au sol. C'est que sur l'île de Lilliput de Jonathan Swift, la guerre fait rage. Karim Bel Kacem nous y propulse par un ingénieux dispositif où les changements de décor s'opèrent à la verticale grâce à des poulies. Logique, puisque Gulliver se déroule à huis clos dans une « pièce de chambre » fermée, sorte de cabine en bois. Casque sur les oreilles, le spectateur observe en voyeur derrière des vitres sans tain. Avec le réalisateur Adrien Kuenzy, le metteur en scène et comédien opère ainsi à la jonction entre théâtre et cinéma. De quoi épater petits et grands. **CDT Paris, Théâtre de la Colline, du 13 au 30 décembre 2016**

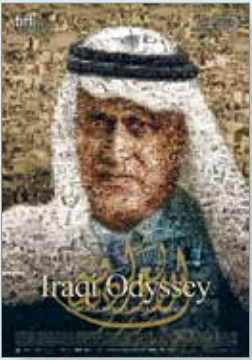
L'actualité éditoriale suisse / Disques / DVD / Sélection du CCS

Librairie
du CCS



MICHAEL SCHINDELM The Chinese Lives of Uli Sigg

Homme d'affaires, diplomate et collectionneur, Uli Sigg entretient avec la Chine des rapports étroits depuis la fin des années 1970. Développant le business de Schindler dans une Chine en pleine expansion, il y est nommé en 1995 ambassadeur de Suisse et se lie alors avec la scène de l'art contemporain chinois. S'il s'y intéresse d'abord pour mieux comprendre le pays, il devient rapidement le plus grand collectionneur d'art chinois. Plus qu'un financeur, c'est pour les artistes un ami et un protecteur dans un contexte de censure. Au-delà d'une tendance à l'apologie, le film, qui présente archives et interviews de personnalités du monde de l'art, permet d'appréhender le contexte culturel chinois des dernières années. **Isaline Vuille**



SAMIR Iraqi Odyssey

Cinéaste suisse d'origine irakienne, né à Bagdad en 1955, Samir propose avec *Iraqi Odyssey* son film le plus ambitieux à ce jour. Long de 2h40 et scandé par une musique bariolée, de *La Marseillaise* à Fairouz, ce foisonnant documentaire en 3D – auquel l'auteur a consacré environ dix ans de sa vie – met en parallèle la destinée du peuple irakien et l'histoire de la famille de Samir, dont les membres sont dispersés à travers le monde. Mêlant entretiens et images d'archives glanés pour la plupart sur Internet, le film s'apparente à une véritable saga, durant laquelle réapparaît en particulier un pays que l'on peine aujourd'hui à se représenter : l'Irak des années 1950 et 1960, ouvert, cosmopolite et épris de modernité... **Jérôme Provençal**



STÉPHANE GOËL Fragments du paradis Climage

Pour *Fragments du paradis*, son dernier long métrage en date, le documentariste-vidéaste vaudois Stéphane Goël a eu une idée lumineuse : interroger des personnes âgées de 60 ans et plus sur leur vision du paradis – et, par extension, sur leur rapport à la mort. Le film alterne extraits de ces entretiens en noir et blanc, séquences en couleurs d'une randonnée métaphysique de Goël avec son père, et bribes de films Super 8 provenant des archives familiales du cinéaste. Adoptant une forme très singulière, entre documentaire et récit autobiographique, le film se maintient tout du long à bonne distance et, à travers l'évocation de l'au-delà, suggère en filigrane la primauté de l'ici-bas. **JP**



THE CHIKITAS Wrong Motel Deepdive Records

Pour leur troisième album, the Chikitas – alias les Genevoises Lynn Maring et Saskia Fuertes – ont fait fort : enregistrement en Arizona dans les studios de Jim Waters, producteur entre autres de Sonic Youth. Retour aux racines du rock avec le combo guitare-batterie-voix ; analogique, l'enregistrement donne toute sa place à la guitare saturée et au son clair de la batterie, c'est brut, pêcheur et efficace. Dans le panthéon des filles, on trouve aussi bien Brassens que Lana Del Rey, des masters du blues ou du métal. The Chikitas entraînent leurs basques sur les scènes des grands festivals et dans les salles de Suisse et d'Europe – à écouter d'urgence et à gros volume. **IV**



BUVETTE Elasticity Pan European Recordings

Après *Palapa Lupita* (2012) et *The Never Ending Celebration* (2014), *Elasticity* confirme que la musique servie par Buvette – alias Cédric Streuli, pas encore 30 ans – est l'une des plus rafraîchissantes du moment. Naviguant entre morceaux chantés et instrumentaux, pop et électro (et même disco sur « Smoke Machine Control »), le jeune homme verse, dans les sillons de ce troisième album, une délicieuse mixture à la fois tonique et mélodique, souvent nimbée d'un léger voile onirique. De quoi largement étancher la soif de tous les doux rêveurs (et raveurs), vaguement nostalgiques des années 1980, à la recherche de petits tubes synthétiques pour danser en apesanteur, un sourire aux lèvres et un verre à la main. **JP**



HYPERCULTE Hyperculte Bongo Joe/L'Autre Distribution

Composé de Simone Aubert et de Vincent Bertholet, deux Helvètes underground hyperactifs au sein entre autres de Massicot et de l'Orchestre Tout Puissant Marcel Duchamp, Hyperculte porte parfaitement son nom. Hyper intense, il devrait rapidement devenir culte auprès des amateurs de musiques sans peur et sans attaches. Pour s'en convaincre, il suffit d'écouter cet éponyme premier album sur lequel, faisant preuve d'une ravageuse intrépidité excentrique dans les paroles comme dans la musique, le duo décoche neuf uppercuts imparables et traverse un territoire sonore joyeusement inclassable, quelque part entre chanson patraque, (kraut)rock sinoque et (free)jazz branque. **JP**



ADIEU GARY COOPER Souvenirs de Chine Cheptel Records

En attendant son deuxième album studio, Adieu Gary Cooper – quatorze lausannois découvert en 2014 avec *Bleu Bizarre* – livre *Souvenirs de Chine*, album live consécutif à une tournée effectuée en 2015 dans ce fascinant pays-continent. Saisi sur le vif lors d'un concert donné à Pékin, le groupe, réduit à un trio pour raisons matérielles, apparaît ici plus sombre et nerveux que sur son album inaugural. Ayant abandonné la batterie au profit de machines, Adieu Gary Cooper explore fiévreusement d'autres zones sonores, chamboulant sa musique en s'éloignant du folk-rock pour tendre vers le punk synthétique orageux à la Suicide ou la noisy-pop saturée à la The Jesus and Mary Chain. Une expérience électrisante. **JP**



LASKAAR Never Met You Mouthwatering Records

Premier opus de Laskaar, l'EP *Never Met You* délivre quelques titres parfaitement ciselés qui explorent, selon l'artiste, les possibilités illimitées et la profondeur de l'âme humaine. Servie par un son souple, ondulant, une voix claire, des paysages sonores hypnotiques et des rythmiques synthétiques, le « future R'n'B » du jeune Zurichois raconte les relations humaines et les ravages d'un amour brisé. Soul électro, ainsi pourrait-on qualifier le projet actuel de Laskaar – pseudonyme d'un artiste qui en a déjà eu d'autres sous lesquels il se produit en Suisse ou à Berlin, New York ou Marrakech. Plume de plusieurs chanteurs, il est aussi le choriste de Dodo ou Nelly Furtado. Ou quand la suractivité ne nuit pas... **IV**

L'actualité éditoriale suisse / Arts / Sélection du CCS



MANIFESTA 11
What People Do for Money
Lars Müller Publishers

La 11^e Manifesta s'est ouverte en juin à Zurich sous le titre prometteur *What People Do for Money*. On y retrouve aussi bien des interventions des plasticiens Maurizio Cattelan et Guillaume Bijl, que de l'écrivain Michel Houellebecq. Beaucoup se souviendront également de la sculpture réalisée par Mike Bouchet à partir des excréments des habitants de la ville. Le commissaire de cette biennale itinérante, le plasticien berlinois Christian Jankowski, a souhaité que les artistes travaillent en binôme avec quelqu'un d'une autre profession. Dans le catalogue, il raconte comment il a pris cette décision, alors qu'il était lui-même obligé de quitter ses réflexes de créateur pour se glisser dans la peau du curateur. **Mireille Descombes**



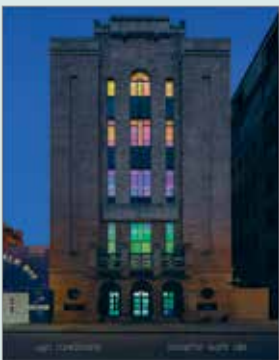
THE MAKING OF – The New Building
Kunstmuseum Basel
Christoph Merian Verlag

Mi-avril 2016, la nouvelle extension du Kunstmuseum de Bâle ouvrait ses portes au public. Avec son élégance sobre, sa rigueur géométrique et son intégration subtile dans l'environnement construit, le bâtiment du bureau Christ & Gantenbein apporte un joyau supplémentaire au patrimoine muséal et architectural déjà très riche de la ville rhénane. Mariant photographies, plans et textes, ce livre nous plonge dans l'histoire – voire la préhistoire – et le développement du projet. Il rappelle qu'une telle réalisation ne naît pas en un jour, évoque les contraintes particulières liées au site offert par la mécène Maja Oeri, revient sur le concours et ses débats. Parallèlement, il documente en images l'évolution du chantier. Passionnant. **MD**



À TRAVERS – Perspectives
sur le travail de Philippe Saire
A-Type éditions

Trente ans de créations. Et pour marquer l'événement, un petit ouvrage au format de roman et à la couverture couleur de béton griffé. Figure importante de la danse contemporaine suisse, le chorégraphe lausannois Philippe Saire a choisi de se souvenir en donnant la parole à ceux qui l'ont accompagné, de près, de plus loin, du dedans. Le plasticien Robert Ireland interroge ce qui lui reste de ses spectacles « en tant que choc esthétique ». Le journaliste et écrivain Julien Burri s'intéresse à sa façon d'« apprivoiser la nuit ». Et pour ceux qui auraient manqué le début, l'artiste nous rappelle, dans un entretien avec Yvane Chapuis, qu'il est arrivé à la danse presque par hasard, après des études d'instituteur. **MD**



UGO RONDINONE
Breathe Walk Die
JRP|Ringier

Publiée en collaboration avec le Rockbund Art Museum de Shanghai, cette monographie présente un ensemble de travaux exposés en automne 2014 dans le musée chinois et pensés en dialogue avec l'architecture des lieux. En réponse à la verticalité du bâtiment, Rondinone y avait créé une série de « wall paintings » intitulée *Sunrisesunset*, vastes et vibrants horizons colorés passant du vert au violet ou du bleu au rose. Renforçant la dimension méditative de son installation, l'artiste suisse y avait accroché une dizaine de ses fameuses peintures à cercles concentriques. Il avait aussi fait appel à des performeurs habillés en clowns, assis sur le sol dans des positions évoquant le sommeil, le repos ou la méditation. **MD**



CHRISTIAN LUTZ
Insert Coins
André Frère Éditions

Se revendiquant d'une démarche engagée, le photographe genevois s'intéresse à la face cachée du pouvoir, qu'il soit politique, économique ou religieux. Avec *Insert Coins*, il nous offre une vision décalée et mélancolique de Las Vegas et de ses illusions trompeuses. Espaces vides, no man's land sordides, fantômes humains drapés dans des couvertures ou dissimulés par des capuches, ses images s'inscrivent dans un réalisme teinté de poésie. Jamais cruellement voyeuristes ou spectaculaires, elles nous parlent de tous les rejetés d'un système impitoyable qui broie les faibles. Un monde désespéré et désespérant, mais comme réhabilité par l'empathie d'un regard. Celui du photographe sans doute, le nôtre peut-être. **MD**



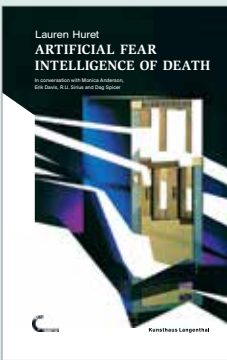
SAINS ET SAUFS Daniel Zamarbide,
Claus Gunti, Claire Favre Maxwell,
David Le Breton
Mudac/Infolio

« Pourquoi consacrer une telle énergie à la sécurité de nos jours ? » Pour répondre à la question, Claire Favre Maxwell, la directrice adjointe du Mudac de Lausanne a réuni, le temps d'une exposition, toute une série de propositions d'artistes et de designers qui travaillent sur les thèmes de la peur, de la surveillance. Certains le font avec humour, d'autres avec gravité, certains optent pour le réalisme, d'autres pour un message plus symbolique. Pour compléter ce panorama, la commissaire a fait appel au sociologue David Le Breton et à l'historien de l'art Claus Gunti. Leurs essais sont à découvrir également dans ce joli petit livre « hyper-flashy » conçu par le graphiste Gilles Gavillet et son atelier. **MD**



ALEXANDRA NAVRATIL
Brittle Land
Roma Publications

Ce livre développe une recherche entreprise par l'artiste autour de l'usine allemande de films Agfa. Deux essais et un poème accompagnent des *stills* de deux films récents, *Resurrections* (2014) et *Silbersee* (2015). Le premier, retrace la production de la gélatine et évoque les nombreuses utilisations qui en sont faites (notamment pour le film). Le second est un portrait d'un plan d'eau pollué où l'usine Agfa rejetait ses déchets ; la narration évoque les réactions d'un corps soumis à une lente violence. Utilisant des extraits d'archives, Navratil questionne l'interdépendance des procédés de fabrication des images avec les processus d'exploitation des gens ou des ressources naturelles. **Isaline Vuille**



LAUREN HURET Artificial Fear –
Intelligence of Death
Link Éditions/Kunsthau Langenthal

Publié à l'occasion de l'exposition personnelle de Lauren Huret au Kunsthau Langenthal, le livre d'artiste explore les problématiques liées à la question de l'intelligence artificielle, notamment la proximité à la fois effrayante et fascinante entre la machine et l'humain. Ce qui pourrait relever à son extrême de la science-fiction fait en effet de plus en plus partie de notre quotidien (smartphones, etc.). Des interviews réalisées par l'artiste en Californie avec des spécialistes du domaine évoquent le passé et le présent des intelligences artificielles, tandis que des images extraites de magazines informatiques des années 1970 et 1980 donnent une tonalité nostalgique et presque obsolète à ces discussions. **IV**



ÉLODIE PONG
Paradise Paradoxe
Edition Patrick Frey + Helmhaus Zurich

On peut fermer ses yeux, pas son nez. Partant de l'idée que « respirer, c'est sentir », Élodie Pong a construit son exposition au Helmhaus de Zurich et le livre qui l'accompagne autour des expériences olfactives et de l'interface complexe qu'elles induisent entre réalité et fiction. Son propos : explorer les liens non verbaux créés par les odeurs entre les gens, les objets et les lieux. Résultat : des images aux couleurs dénatürées, des objets étranges, des surimpressions, des télescopages mêlant la violence au glamour, des fragments de réel dont on ne sait trop s'ils sont paradisiaques ou mortifères. Ce foisonnement d'images est accompagné de textes qui abordent la problématique de différents points de vue. **MD**



ESTHER EPPSTEIN
Message salon
Scheidegger & Spiess

Ce livre hommage se présente comme un gros album de photographies mêlant portraits joyeux d'individus ou de groupes, souvenirs d'expositions, de vernissages, de performances et de concerts. Il nous conte par l'image et le texte la vie intense de « message salon », espace d'art mythique créé en 1996 à Zurich par l'artiste et médiatrice Esther Eppstein. D'abord situé dans une caravane, puis dans un ancien magasin de vêtements – Perla Mode – message salon a été au cœur d'un intense réseau d'échanges entre créateurs et passionnés d'art contemporain. De nombreux artistes aujourd'hui connus y ont fait leurs premiers pas. L'aventure s'est terminée en 2013. **MD**



RESIDENTIAL TOWERS
Annette Gigon, Mike Guyer,
Felix Jerusalem
gta Verlag

Habiter une tour ? Pour certains, la perspective s'apparente au cauchemar. Ce livre nous rappelle que construire en hauteur représente pourtant l'une des meilleures solutions pour densifier efficacement nos villes. Prolongement d'un cours donné à l'ETH de Zurich par Annette Gigon et Mike Guyer, également nourri par leur pratique d'architectes, ce livre propose une sélection de 80 tours exemplaires construites dans le monde entier entre les années 1930 et aujourd'hui. Plans, photographies et courts textes nous emmènent de Chicago à Zurich et de Mies van der Rohe à Marcel Meili et Markus Peter. De quoi comparer les approches, et alimenter le débat. **MD**



DER GOTTHARD/IL GOTTARDO
Marianne Burkhalter
et Christian Sumi
Scheidegger & Spiess

Le Gothard ne se réduit pas à son nouveau tunnel, le plus long tunnel ferroviaire du monde. C'est d'abord un espace privilégié de rencontres entre les civilisations et les savoirs, un paysage qui fut en permanence remodelé par l'homme. En collaboration avec de nombreux experts (géographes, cinéastes, historiens), les architectes Marianne Burkhalter et Christian Sumi se sont penchés sur ce territoire unique en se focalisant sur le paysage, les mythes et la technologie. Le résultat est impressionnant : un ouvrage de près de mille pages regroupant une trentaine d'essais et d'innombrables illustrations, une véritable encyclopédie des différents savoirs sur cette région de montagne. **MD**



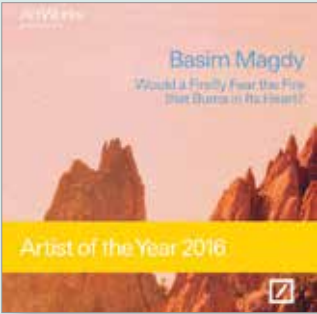
50 SUMMERS OF MUSIC
Arnaud Robert
Montreux Jazz Festival

Publié pour l'anniversaire des 50 ans du Montreux Jazz Festival, *50 Summers of Music* permet de se plonger dans l'histoire du festival, mais aussi plus largement dans le monde de la musique de ces cinq dernières décennies. Qui ne s'est pas produit à Montreux ? Ce sont d'immenses stars qui témoignent de leurs liens avec Montreux et son fondateur Claude Nobs avec des fragments autobiographiques souvent touchants. Ces voix multiples donnent corps au mythe d'un festival fidèle et engagé pour les artistes. De très belles images réalisées par les photographes du festival montrent la scène et le backstage, les stars et les coulisses. Au fil des pages, on s'immerge doucement dans l'atmosphère du Montreux Jazz... **IV**



GABRIEL DUMOULIN
Six mois d'abonnement
Atrabile

Avec humour et parfois cruauté, l'auteur raconte son expérience sur un site de rencontres sur lequel il est resté inscrit pendant six mois. Alternant discussions en *chat* et vignettes BD où l'on suit ses rencontres virtuelles et réelles, *Six mois d'abonnement* montre les facettes ambiguës de ces nouveaux modes de rencontre. Tandis qu'il semble facile d'entrer en contact et de se laisser porter par l'intimité des discussions, les échanges entre les personnages marquent un étrange rapport au temps, entre l'urgence de se parler et de trouver chaussure à son pied, et zapping inhérent au monde de l'Internet. Malgré une certaine sincérité, les malentendus sont nombreux et les liens plutôt fragiles et illusoire. **IV**



BASIM MAGDY
Would a Firefly Fear the Fire that Burns in Its Heart?
Hatje Cantz

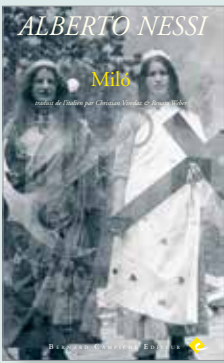
Des dessins aux allures de fables surréalistes ou de rébus, des films, des photos retravaillées et miroitantes, un certain goût pour les phrases rythmées comme des slogans naïfs. Né en 1977 en Égypte, Basim Magdy appartient à une génération de plasticiens marqués par Internet et la pensée en réseau. Intéressé par l'archivage, par le fonctionnement de la mémoire et du regard, critique face aux idéologies, il crée un univers dont on ne sait trop s'il s'agit d'un passé recolorié ou d'un futur déjà périmé. Basim Magdy a été consacré « artiste de l'année » 2016 par la Deutsche Bank. Il exposait à cette occasion à Berlin. Le catalogue réunit une importante série de travaux de ces dix dernières années. **MD**



VALENTIN CARRON
Edited by Oliver Zybok
Hatje Cantz

En 2015, le Valaisan Valentin Carron recevait le prix Overbeck à Lübeck. Il bénéficiait à cette occasion d'une exposition et d'un petit catalogue. On y retrouve notamment ses fameux serpents lignes et ses instruments de musique écrasés fondus en bronze, thématiques découvertes à la Biennale de Venise en 2013. Prince des appropriations en tous genres, Carron crée des objets tout droit sortis de l'imagination des autres. Il ne s'en cache pas, bien au contraire. Il s'agit pour lui d'une façon de relire l'art, le monde et notre environnement quotidien. Une remise en question des apparences, une réflexion sur les statuts respectifs de l'original et de la copie qui n'est pas toujours sans ambiguïté. **MD**

L'actualité éditoriale suisse / Littérature / Sélection du CCS



ALBERTO NESSI
Miló
Bernard Campiche

Miló est « un renardeau sans père ». Il a grandi au bord du Léman, élevé par une mère italienne. Le père, lui, a fui bien avant sa naissance. On est en 1934, deux ans auparavant, à Genève, la troupe a tiré sur des ouvriers, faisant de nombreux morts. Miló est en prison pour une petite histoire de recel, la justice n'est pas tendre avec les « Ritals ». La mère du garçon, cigarière dans une entreprise de Vevey, se désole pour ce fils rebelle, séduit par les anarchistes. Alberto Nessi suit Miló, ses allers et retours entre la Suisse et l'Italie, entre fascisme et parti communiste. Cet auteur tessinois a toujours manifesté une forte sensibilité sociale et politique. Son œuvre en témoigne, qui parle des ouvriers contraints à l'émigration, des petits

contrebandiers, des ouvrières, des paysans de montagne, avec empathie et finesse. Miló tient le rôle-titre d'un recueil de nouvelles, de petits portraits. Nessi sait faire entendre les voix de ceux qui n'ont pas accès à la parole. Il suit le conseil de Tchekhov: « Il faudrait que derrière la porte de chaque homme satisfait, heureux, s'en tînt un autre qui frapperait sans arrêt du marteau pour lui rappeler qu'il existe des malheureux. » Ces malheureux, ce sont aujourd'hui les migrants, les mendiants roumains, les égarés dans les asiles, les vieillards. Aucun misérabilisme chez Alberto Nessi, mais un regard fraternel et chaleureux. La *Revue de Belles-Lettres* 2016/1 consacre aussi un beau dossier à ce conteur et poète généreux pour ses 80 ans. **Isabelle Rüf**



CORINNA BILLE, MAURICE CHAPPAZ
Jours fastes. Correspondance 1942-1979
Zoé

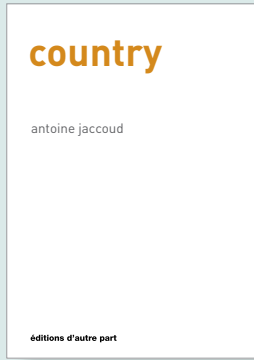
C'est d'abord une petite communauté bohème et joyeuse, en dépit de la guerre alentour. Corinna Bille et Maurice Chappaz s'y rencontrent. Elle a 30 ans, un passé amoureux malheureux. Lui, âgé de 26 ans, interrompt ses études pour vivre une vie de poète. Ils aiment la marche, les paysages du Valais, leur liberté. Jusqu'à la mort de Corinna en 1979, ils vont entretenir une relation forte, parfois orageuse, où l'écriture tient pour chacun une place privilégiée. Ces deux écrivains développent chacun leur singularité, lui, poète des montagnes, défenseur des « cimes blanches » contre les « maquereaux » du tourisme; elle, magicienne d'un univers sensuel où le fantastique s'invite. Ils ont trois enfants qu'elle

élève en grande partie seule. Lui, voyage, travaille sur un chantier, s'isole dans un chalet, s'occupe des vignes. Il est issu d'une famille de notables et de propriétaires; elle est la fille d'un peintre célèbre et d'une petite paysanne. « Je ne peux aimer que l'être que je laisse libre et qui me laisse libre », écrit-elle au début de leur liaison. Cette liberté aura parfois un prix élevé, pour elle surtout, mais ils ne céderont jamais là-dessus. Leurs échanges sont à la fois un chant d'amour passionné et difficile, un témoignage sur le travail de deux grands écrivains et un éclairage sur une époque de grandes mutations sociales et politiques. Des photographies soulignent la beauté et la joie panique qui émane de ce couple si peu conventionnel. **IR**



ANNE-SOPHIE SUBILIA
Parti voir les bêtes
Zoé

Quand les humains le déçoivent ou lui font trop peur, il part « voir les bêtes », les arbres et les nuages. Pour se protéger, il a tracé autour de lui un cercle infranchissable qu'il souhaite parfois voir forcé. Son père a vendu la ferme familiale, il ne s'en est pas consolé, a fini par pardonner. Des colères l'agitent parfois. Cet homme qui ne sait pas exprimer en mots ses émotions et ses sentiments les façonne en objets pour ceux qu'il aime: son neveu, une jeune femme qui sait communiquer sans mots inutiles, un paysan généreux. Il n'ose pas rêver d'enfant. Entendra-t-il la voix qui s'adresse à lui en le tutoyant? Après *Jours d'agrumes*, Anne-Sophie Subilia réussit le portrait sensible d'un écorché vif. **IR**



ANTOINE JACCOUD
Country
Éditions d'autre part

Scénariste, dramaturge, Antoine Jaccoud appartient au groupe Bern ist überall, collectif d'artistes qui font des performances dans les différentes langues de la Suisse. Il faut imaginer les brefs monologues de *Country* dits sur une scène d'une voix monocorde: ils composent la ballade du Suisse moyen, méfiant, hostile aux étrangers, avide d'exotisme. Il a voté contre l'Europe, mais voudrait bien pouvoir revoter, et sa femme aussi. Il rend visite à la famille de son chien et pour ses funérailles, fait du *crowdfunding*. Esprit étroit, il apprécie les grands espaces dont il est privé. D'un humour au trait noir et précis, les scènes de *Country* composent un panorama hilarant et glaçant du petit-bourgeois helvétique. **IR**



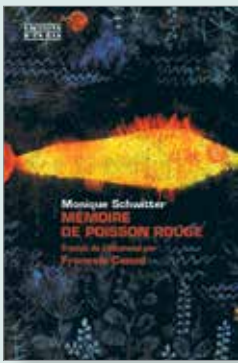
CATHERINE LOVEY
Monsieur et Madame Rivaz
Zoé

Monsieur et madame Rivaz refusent gentiment, mais fermement, la croisière de luxe que leur financier de fils leur a offerte. Hermine et Juste Rivaz forment une entité aimante, mais inébranlable dans ses convictions, jusqu'au tout dernier moment. L'absolue indépendance de pensée de ce vieux couple, retiré dans sa montagne, agit comme un révélateur pour la narratrice, une journaliste d'investigation dont les dossiers fouillés ne trouvent plus preneur. Elle remet en question son rapport à l'autorité, à la médecine, au travail salarié, à l'amour, à la morale: tout est à renégocier sans concessions. La révolution interne de son héroïne permet à Catherine Lovey un livre générique et engagé sur la liberté de choix. **IR**



CHARLES HERSPERGER
XXXVersXXions
Art&fiction

Un professeur anglais est invité à enseigner l'anthropologie dans un institut prestigieux de la côte Ouest des États-Unis. Luxe, calme, érudition. Mais la rencontre avec un artiste conceptuel introduit le trouble dans cette idylle. Le savant narrateur qui faisait de lui-même un portrait complaisant, un peu compassé, va subir une mutation bouleversante. Révélation homosexuelle pour cet être sans autre attache affective que sa maman? Expérience psychédélique? Illumination mystique? Difficile à dire ce qui se vit entre ces deux êtres opposés et difficiles à cerner, et pourtant magistralement décrits dans une langue impeccable. Cet étonnant premier et bref roman, très tenu, d'un auteur suisse est une belle surprise. **IR**



MONIQUE SCHWITTER
Mémoire de poisson rouge
Éditions d'en bas

Les personnages des quinze récits de Monique Schwitter se souviennent, et sans doute préféreraient-ils parfois avoir une « mémoire de poisson rouge ». Le père de Macha, par exemple, quand une lettre administrative l'informe que la concession de la tombe de sa fille arrive à son terme. Elle aurait 25 ans aujourd'hui, l'âge d'être la mère des deux petits enfants qu'il regarde désormais grandir, se dit-il. Et le vieil homme, auteur de haïkus amers, n'aimerait-il pas oublier sa libido défaillante, face à la journaliste dont la jeunesse lui rappelle que sa propre fin est proche? Lors de leur dernière rencontre, deux amies, dont l'une est en fin de vie, font tout pour tenir à distance l'issue fatale, par le déni et l'humour. La mort résonne en basse

continue dans tout ce recueil, mais elle n'est pas toujours pathétique, parfois elle est grinçante. Une fille a beau souhaiter, rêver, évoquer la disparition d'un père encombrant, il est toujours là, à l'intérieur d'elle, qui l'empêche de vivre. Quand ce n'est pas la mort qui guette, ce sont les petits drames de la vie quotidienne que Monique Schwitter peint à traits nets, parfois burlesques, tel ce baptême qui ressemble plutôt à un enterrement, ou cette fête d'Halloween qui montre un veuf obligé d'enfiler un déguisement de squelette pour exaucer le vœu de son petit garçon. L'auteur vient du théâtre – comédienne, metteur en scène, dramaturge: on le sent dans la maîtrise des dialogues qu'on pourrait sans autres porter à la scène. **IR**



THOMAS SANDOZ
Croix de bois, croix de fer
Grasset

Son frère lui a lancé: « Qu'est-ce que tu fais pour les autres? » Un reproche plus qu'une question. Dans cette famille évangélique, sectaire, l'altruisme est une vertu cardinale. Les parents ont tenté l'aventure missionnaire en Afrique avant de rentrer en Europe, déçus. Mais le père est régulièrement retourné « porter la bonne nouvelle » et réparer les moteurs défaillants. À la maison règne un climat austère, sans joie. Les deux frères y réagissent différemment. Le bon fils embrasse la foi et l'esprit missionnaire des parents. L'autre ne cesse de décevoir leurs attentes. À l'occasion d'un colloque consacré à l'œuvre du premier, décédé, le frère décevant compte bien rétablir sa vérité. Selon lui, le bon berger avait ses zones d'ombre, un ego hypertrophié,

un rapport difficile aux autres, un opportunisme cynique. Thomas Sandoz construit le roman en alternance: le colloque dans un hôtel de montagne inconfortable, pendant que les éléments se déchainent à l'extérieur, et qu'à l'intérieur, on chante les louanges du religieux; les souvenirs d'enfance et de jeunesse du narrateur. On peut y lire une interrogation sur la valeur du travail des Églises qui portent la « vérité » en Afrique et ailleurs sans mettre leur légitimité en question; une réflexion sur l'image que nous nous faisons des autres et de nous-même; sur l'écart entre la version officielle, hagiographique, et une réalité plus complexe dès qu'on la considère de près, qu'il s'agisse du héros ou du narrateur amer. **IR**



COLLECTIF HEIDI
viceversa n° 10 – littérature
Éditions d'en bas

Dans la mythologie suisse, la figure de Heidi dispute la première place à Guillaume Tell: pour fêter son dixième anniversaire, la revue de littérature *viceversa* consacre à la pugnace petite bergère, mondialement traduite et célèbre, un très riche bouquet de contributions. Christine Lötscher a réalisé la grande interview imaginaire de l'auteure, Johanna Spyri (1827-1901), une conservatrice plus audacieuse qu'il n'y paraît. La Chinoise Xiaolu Guo décrypte « le yin et le yang de Heidi »; le Russe Mikhaïl Chichkine décèle chez elle des traits dostoïevskiens! Plusieurs auteurs suisses des quatre langues lui offrent des variations inédites et les artistes Camille Scherrer et Alexandre Loye réinterprètent son image. **IR**



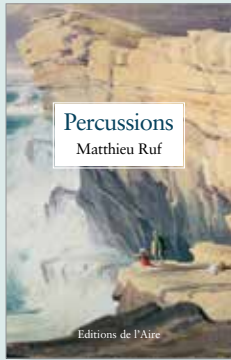
JULIEN MAGES
La Mélopée du petit barbare
Les Solitaires intempestifs

Lui, parle aux oiseaux, un homme jeune. Une voix de femme intervient, plus âgée. Le temps de cinq « songes », leur dialogue dessine l'histoire du « petit barbare », un garçon rebelle qui a manqué se perdre dans la délinquance, les drogues, qui a frappé et tout fait pour qu'on le frappe en retour. La femme l'incite à parler, mais peu à peu, on comprend que c'est à elle d'exprimer des regrets bien cachés. Un fils, une mère, le non-dit de leur histoire, le poids de l'absence du père, le scandale d'une relation trop étroite et, à la fin, l'apaisement, peut-être. Acteur et metteur en scène, Julien Mages, jeune écrivain suisse, est l'auteur de nombreuses pièces, dont ce huis-clos libérateur, poétique et violent. **IR**



LUC WEIBEL
Un été à la bibliothèque
La Baconnière

Historien et chroniqueur genevois, Luc Weibel se voit chargé de classer les livres et les papiers de son grand-père, le savant Charles Borgeaud (1861-1940), car la maison de famille va être mise en vente. L'occasion pour celui qui va passer « un été à la bibliothèque » de tenir le journal de ces mois, et au-delà. Luc Weibel a beaucoup travaillé sur l'autobiographie et sur les écrits intimes, l'ombre d'Amiel plane sur cet ouvrage où l'auteur mêle avec talent les éléments de sa vie et de son travail. Vie universitaire, savante, mais aussi scènes de la vie genevoise, saisies avec un regard d'entomologiste. L'ironie perce sous le sérieux calviniste et la conscience politique et sociale n'est pas éteinte. **IR**



MATTHIEU RUF
Percussions
Éditions de l'Aire

Ce premier roman, qui a reçu sur manuscrit le prix Nicole, forme un autoportrait diffracté. L'auteur y recueille dans le désordre chronologique des « éclats d'existence, de percussions qui le traversent constamment, images, sons, touchers, odeurs, goûts, contacts accumulés qui bougent sans cesse, se superposent et se télescopent ». Il voudrait les saisir, sait que c'est impossible, si ce n'est par l'écriture, qui permet de les « garder au creux de sa paume ». Au chevet d'une sœur dans le coma, cette interrogation sur ce qui reste prend tout son poids. Matthieu Ruf a su trouver d'emblée un langage précis, rythmé comme le ressac de la mémoire dont il épouse les mouvements, « les yeux ouverts », le corps aux aguets. **IR**

SEPTEMBRE / OCTOBRE



© Nicole Sailer

● **ARTS VIVANTS** / 07 - 10.09
Festival Extra Ball 2016
p. 10



© !Mediengruppe Bink

● **EXPOSITION** / 23.09 - 04.12
!Mediengruppe Bitnik, *Jusqu'ici tout va bien*
p. 4



© Nelly Haliti

● **EXPOSITION** / 23.09 - 30.10
Nelly Haliti, *jours : mois : années*
p. 8

● **EXPOSITION** / 23.09 - 04.12
Les plus beaux livres suisses 2015 (à la librairie)
p. 31

● **LITTÉRATURE** / 26.09 / 19 H
L'AJAR (Maison de la Poésie)
p. 29

● **MUSIQUE** / 29.09 / 20 H
Marc Perrenoud Trio
p. 30

● **NUIT BLANCHE** / 01.10 / dès 20 H
Maya Rochat
p. 13



© Céline Michal

● **DANSE** / 12 - 13.10 / 20 H
Jasmine Morand / Cie Prototype Status, *Pôle*
p. 18

OCTOBRE / NOVEMBRE

● **LITTÉRATURE** / 19.10 / 20 H
Arno Camenisch (Maison de la Poésie)
p. 29



© Noëlle Pigot

● **CINÉMA** / 04 - 05.10 / dès 19 H 30
Jeux sérieux, l'essai transformé...
p. 20



© Ulla von Brandenburg

● **CINÉMA** / 21.10 / 20 H
Films d'esprit Dada
p. 28

● **ÉVÈNEMENT** / 24.10 / 19 H
Uli Sigg (Centre Pompidou)
p. 27



© Augustin Rebetez

● **THÉÂTRE** / 25 - 28.10 / 20 H
Augustin Rebetez, *Rentrer au volcan*
p. 16



© Yann Gross

● **EXPOSITION** / 04.11 - 04.12
Yann Gross, *The Jungle Show II*
p. 9

NOVEMBRE / DÉCEMBRE



© Georges Aerni

● **ARCHITECTURE** / 08.11 / 20 H
Burkhalter Sumi
p. 19

● **PHOTOGRAPHIE** / 11.11 / 20 H
La « post-photographie », nouveau paradigme ?
p. 30



DR

● **MUSIQUE** / 16 - 18.11 / 20 H
Orchestre Tout Puissant Marcel Duchamp
p. 15



© Zoé Dumont

● **DANSE** / 22 - 23.11 / 20 H
Cie Ioannis Mandaounis, *ApersonA*
p. 22



© Atlas Studio

● **GRAPHISME** / 29.11 / 20 H
Atlas Studio
p. 14

● **ÉVÈNEMENT** / 02 - 03.12
Bot Like Me
p. 21

● **THÉÂTRE** / 07 - 08.12 / 20 H
Emilie Blaser / La Distillerie Cie,
Les petites agonies urbaines / p. 31

Le Phare

Journal du Centre culturel suisse de Paris
Trois parutions par an

Le tirage du 24^e numéro
10 000 exemplaires

L'équipe du Phare

Codirecteurs de la publication :
Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser
Chargé de production de la publication :
Simon Letellier
Graphistes : Jocelyne Fracheboud,
assistée de Sophia Mejdoub
Photographeur : Printmodel, Paris
Imprimeur : Deckers&Snoeck, Gand

Contact

32 et 38, rue des Francs-Bourgeois
F - 75003 Paris
+33 (0)1 42 71 44 50
lephare@ccsparis.com

Ce journal est aussi disponible en pdf
sur www.ccsparis.com/lephare

© Le Phare, septembre 2016

ISSN 2101-8170

Ont collaboré à ce numéro**Rédacteurs**

Kathleen Buehler, Yann Chateigné, Marco Costantini,
Cécile Dalla Torre, Mireille Descombes, Duncan
Forbes, Marie-Pierre Genecand, Sophie Lamparter,
Dominique Le Gendre, Luc Meier, Cyril Neyrat,
Denis Pernet, Jérôme Provençal, Arnaud Robert,
Isabelle Rüf, Boris Senff, Fernando Sixto, Juri Steiner,
Élisabeth Stoudmann, Joël Vacheron, Daniel Vuataz,
Isaline Vuille

Illustrateur du portrait Sergio Voci

Traducteur Daniel Fesquet (p. 4-5, 27, 28, 30)

Insert : Mathis Gasser

Né en 1984 à Zurich, il est basé à Londres. Il a étudié
à la Head-Genève, au Hunter College à New York
puis au Royal College of Art à Londres. Parmi
ses expositions en solo ou en duo, on peut relever
le Centre d'édition contemporaine, Genève ; WallRiss,
Fribourg (2016) ; Hester, New York ; Union Pacific,
Londres (2015) ; Live in your Head, Genève ;
Kunststhal, Berne ; La Salle de bain, Lyon (2013).

© p. 23-26 : *Rebel Base* (Ralph McQuarrie/Evelyn Hofer), 2016,
collage, 42 x 29,7 cm ; p. 24-25 : *Institutional*, 2016, collage,
42 x 29,7 cm.

Centre culturel suisse de Paris

Expositions / salle de spectacles

38, rue des Francs-Bourgeois 75003 Paris
du mardi au dimanche : 13h - 19h

Librairie

32, rue des Francs-Bourgeois 75003 Paris
du mardi au vendredi : 10h - 18h
samedi et dimanche : 13h - 19h

Informations

T +33 (0)1 42 71 44 50
ccs@ccsparis.com

Réservations

T +33 (0)1 42 71 44 50
reservation@ccsparis.com
du mardi au dimanche : 13h - 19h
Tarifs soirées : entre 7 € et 12 €
Expositions, conférences : entrée libre

Restez informés

Programme : le programme détaillé du CCS
de même que de nombreux podcasts
(interviews et enregistrements de soirées)
sont disponibles sur www.ccsparis.com

Newsletter : inscription sur www.ccsparis.com
ou newsletter@ccsparis.com
Le CCS est sur Facebook.

L'équipe du CCS

Codirection : Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser
Administration : Dominique Martin
Communication : Léopoldine Turbat
Production : Celya Larré
Production Le Phare : Simon Letellier
Technique : Kevin Desert et Charles Rey
Librairie : Emmanuelle Brom,
Dominique Koch, Dominique Blanchon
Accueil : Geoffrey Peres, Tristan Savoy

fondation suisse pour la culture
prohelvetia

Le CCS est une antenne de Pro Helvetia,
Fondation suisse pour la culture.

Partenaires

média

LE TEMPS

Mouvement

La terrasse

02

Slash

'AA'

étapes :

PARISart

vernissages, soirées et équipements

institutionnels

Foto_museum

—HEAD

Genève

maison poésie

Centre

Pompidou

jazzycolors

festival international de jazz

fiap

marcs culture

SWISS WINE

vitra.

Association des amis
du Centre culturel suisse de Paris

— Les avantages

Entrée gratuite aux activités organisées par le CCS.
Tarifs préférentiels sur les publications éditées par le CCS.
Envoi postal du Phare, journal du CCS.
Participation aux voyages des amis du CCS.

**En 2016, voyage du 14 au 16 octobre dans la région
de Bâle en compagnie des codirecteurs du CCS.**

Inscriptions et renseignements :
www.ccsparis.com/amis-du-ccs

Catégories d'adhésion

Cercle de soutien : 50 €
Cercle des bienfaiteurs : 150 €
Cercle des donateurs : 500 €

**Association des amis
du Centre culturel suisse**

c/o Centre culturel suisse
32, rue des Francs-Bourgeois F - 75003 Paris
www.ccsparis.com

Adhérez !

Prochains événements



Thomas Huber, aquarelles, livre d'esquisses, sans titre, 7.12.1984 et sans titre, 27.10.2010

— **Janvier - mars 2017**
(programmation en cours)

— Exposition

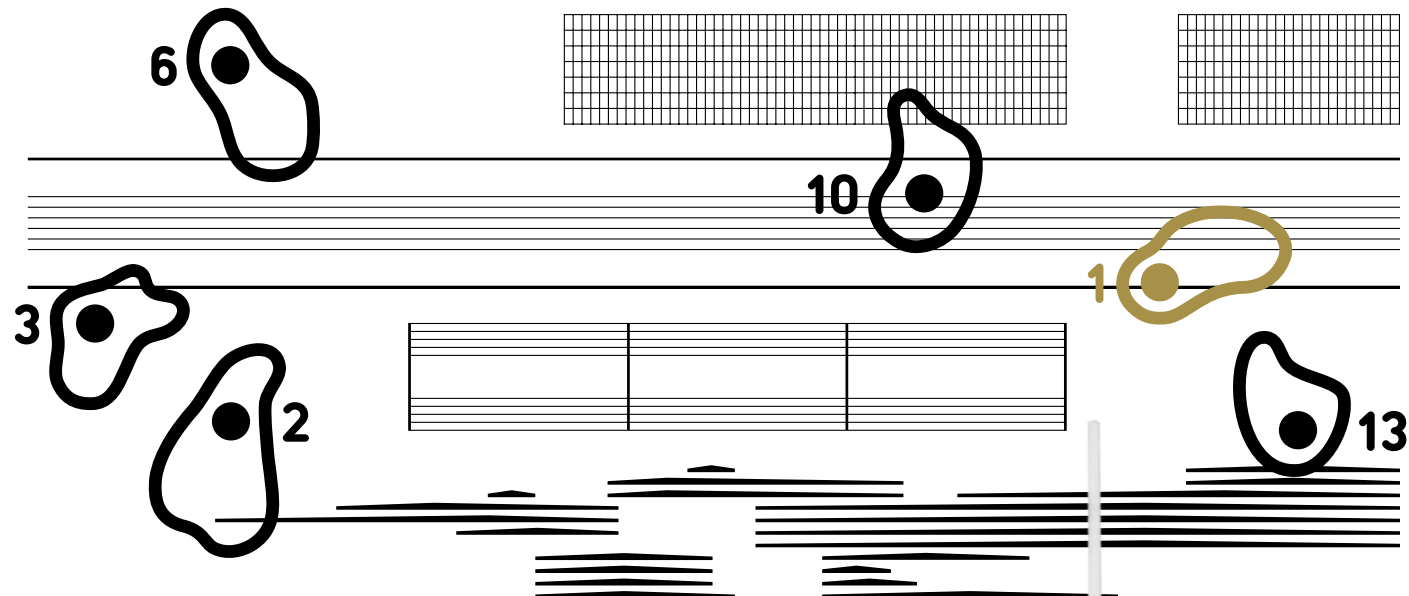
Thomas Huber,
extase, exposition personnelle et publication

— Théâtre

Julien Mages,
La Mélopée du petit barbare (1^{re} française)

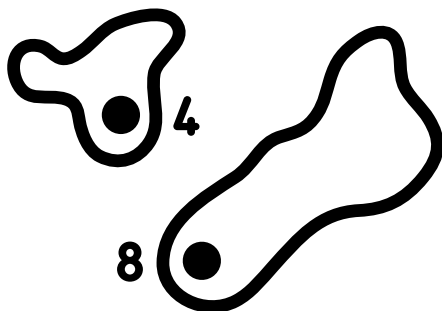
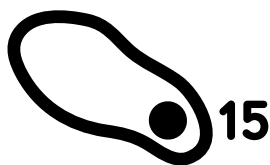
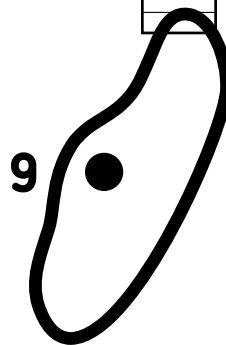
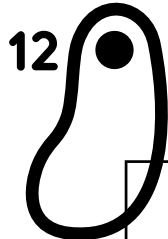
Cie L'Alakran / Oscar Gómez Mata,
La Conquête de l'inutile (1^{re} française)

s_____chwei_zer musik__pr_eis
 pr__ix su_isse de musique
 premi_o s_vi_____zzero d_i music__a 11
 premi s_vi_____zzer d_a music__a
 s_wiss music pr_ize



nominations 2016

susanne abbuehl
 laurent aubert
 sophie hunger
 philippe jordan
 tobias jundt
 matthieu michel
 fabian müller
 peter kernel
 nadja räss
 mathias rüegg
 hansheinz schneeberger
 colin vallon
 hans wüthrich
 lingling yu
 alfred zimmerlin



www.schweizermusikpreis.ch
www.prixsuissedemusique.ch
www.premiosvizzerodimusica.ch
www.swissmusicprize.ch



Schweizerische Eidgenossenschaft
 Confédération suisse
 Confederazione Svizzera
 Confederaziun svizra

Département fédéral de l'intérieur DFI
 Office fédéral de la culture OFC

Design: Noémie Gyga